Cinquième Année. — N° 111 15 AOUT 1901 Le Numéro : 50 Centimes

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

LES ÉVÉNEMENTS de TILLY

Les guérisons

Je suis persuadé que Mgr Amette, s'il lisait les lettres que j'ai reçues depuis que l'*Echo du Merveilleux* s'est remis à parler de Tilly, éprouverait quelque émotion, en constatant la joie vraiment touchante de tous les pèlerins de jadis qui déploraient l'oubli où semblaient s'enfoncer les merveilleux événements du Champ-Lepetit, et qui maintenant se reprennent à espérer...

Je me garderai cependant de publier ces lettres, comme je me garderai d'imprimer toutes réflexions qui pourraient être considérées par certains esprits malintentionnés comme des tentatives irrespectueuses de pression sur l'évêque de Bayeux.

Je n'ai pas la moindre envie de jouer le rôle de Gros Jean qui veut en remontrer à son curé, surtout, en l'occurrence où le ridicule serait double, le curé de Gros Jean étant un prélat.

Je continuerai à m'abstenir de commentaires et à laisser parler les faits.

Voici donc quelques nouveaux cas de guérison.

Le cas du jeune Georges Lacroix, d'abord.

Le 20 mai 1898, le docteur Vauquelin signait, à son sujet, le certificat suivant :

Tilly-sur-Seulles, 20 mai 98.

Nous soussigné, docteur en médecine, certifions que l'enfant Lacroix est atteint de tuberculose intestinale.

Le médecin :
Signé : Dr Vauquelin.

Quelques jours plus tard, ayant examiné à nouveau le petit malade, le Dr Vauquelin complétait ainsi son diagnostic :

Nous soussigné, docteur en médecine, certifions que l'enfant Lacroix Georges, âgé de onze ans, domicilié chez ses parents à Tilly-sur-Seulles, est atteint de tuberculose intestinale et de bronchite suspecte. Préalablement, cet enfant avait eu une pleurésie droite très probablement de nature tuberculeuse. Toutefois, cet enfant est un peu mieux et nous ne désespérons pas de le guérir. Dans combien???

Signé : Dr Vauquelin.

Tilly, 27 mai 1898.

La grand'mère de l'enfant montra ce certificat à Marie Martel. La voyante lui déclara : « Ne craignez rien. Il ne mourra pas. » Et elle lui donna, pour être porté par le malade, le morceau de la vraie Croix que l'Apparition lui avait recommandé de prêter aux personnes qui le lui demanderaient. L'enfant guérit immédiatement.

Autre exemple, certifié par plusieurs témoins :

Dans la soirée du samedi 10 juin 1899, je fus appelé par Mme veuve Audoire, née Alexandrine Ferey, près de son petit garçon Emile, âgé de dix-huit mois, et demeurant chez elle, au village de la Rue, à Helleville.

Le trouvant très malade et pensant que la gorge ou la poitrine, peut-être l'une et l'autre, étaient gravement atteintes, je lui conseillai d'envoyer chercher le médecin, ce qui fut fait immédiatement.

M. le docteur Poret avait soigné le père récemment enlevé en trois jours. Comprenant la désolation de la mère, il arriva sans retard. Comme il savait la pauvre veuve très nerveuse et très impressionnable, il essaya de la rassurer, tout en lui parlant de façon à lui lais-

ser peu d'espoir. Il prescrivit du sirop d'ipéca, qui n'eut aucun effet salutaire, et la nuit fut très mauvaise.

Le lendemain, qui était le second dimanche du Saint-Sacrement, Marie Ferey, sœur de la mère, en venant à la grand'messe, me pria de mettre un cierge à la Sainte-Vierge. Elle avait laissé l'enfant à toute extrémité, me dit-elle, et, à moins d'un miracle, elle ne comptait pas le retrouver en vie. C'était d'ailleurs l'opinion de tous les voisins, en particulier de Marie Hochet, femme Ferey, grand'mère de l'enfant du côté maternel, de Marie Massis, femme Jean Dorey, et de Alexandrine Levallois, femme Désiré Dorey, qui me confièrent leurs impressions à ce sujet.

La mère ayant exprimé le désir de me revoir, je me rendis à son domicile, dès après la grand'messe. Je la trouvai assise, tenant dans ses bras son petit Emile qui paraissait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Toutes les personnes présentes s'attendaient à une mort très prochaine et je partageais leur avis. La grand'mère, croyant comme nous le dénouement imminent, dit à sa fille : « Tu vois bien que c'est fini, mets-le dans son berceau, il y mourra plus tranquillement. »

Connaissant la foi de la mère, je lui proposai alors de demander à la Sainte-Vierge la guérison de son enfant par l'application d'une médaille bénite par cette Bonne Mère elle-même en un endroit (c'était le plateau de Tilly) que je lui désignerai plus tard. Elle accepta, lui passa au cou la médaille de Tilly que je lui donnai et le déposa sur son berceau où il prit immédiatement l'attitude d'un enfant dormant d'un sommeil très naturel.

Je quittai la famille pour aller dîner et revins au bout d'une heure environ. Lorsque j'arrivai l'enfant venait de se réveiller en souriant. Apercevant à travers la fenêtre son oncle prétendu qui me précédait de quelques pas, il s'était écrié : « Voilà Pierre qui vient ». J'entre aussitôt et comme je m'approche du berceau, je vois le petit Emile me sourire et me tendre les bras. Quelques instants après, on l'habillait et il se promenait dans la maison. Il était complètement guéri et, depuis lors, il se porte à merveille.

Le lendemain, la grand'mère du côté paternel, mandée en toute hâte, ne fut pas peu surprise de trouver si bien portant son petit-fils à l'inhumation duquel elle croyait venir assister.

Lorsque plus tard la mère alla payer le médecin, elle en reçut cet aveu : « Votre enfant a été bien malade, je n'ai pas voulu vous le dire carrément, mais je ne croyais pas qu'il s'en tirât. » Elle pense bien que son enfant n'a pu être ainsi guéri que par la Sainte-Vierge, et toutes les personnes présentes ont trouvé tout à fait extraordinaire le fait de cette subite guérison.

Toutes, elles attestent par leur signature et sont prêtes à attester par serment, si l'autorité les met en demeure de le faire, l'exactitude des faits ci-dessus relatés par le soussigné qui se fait un devoir de joindre son témoignage au leur.

En la fête de l'Ascension, le 24 mai 1900.

Signé : L. Lemaire, curé de Helleville ; Mme veuve Audoire ; Mme Ferey ; Marie Ferey.

Les autres témoins étaient absents lorsqu'on s'est présenté à leur domicile pour demander leur signature, mais elles connaissent la teneur du présent rapport et Mme Audoire qui connaît leur avis se porte garant de leur témoignage. Elle a cité deux nouveaux témoins dont la présence m'avait échappé, les nommées Emilie Millet et Emélie Toulorge, qui lui ont déclaré être prêtes à donner leur signature également.

Signé : L. Lemaire.

Voici encore une guérison attestée par le témoignage d'un prêtre. Je ne suis pas autorisé à le nommer, mais je sais que sa déposition a été envoyée à Mgr Amette :

Je célébrais la sainte messe, écrit ce prêtre, quand une personne vint m'avertir que M. X... était gravement malade.

— Hâtez-vous, monsieur le curé, X... va mourir. Il a le charbon et devient tout noir.

Je pensai immédiatement à Tilly et recommandai le moribond à la Sainte-Vierge, lui demandant non seulement de pouvoir arriver à temps pour le préparer, mais encore de le guérir.

Ma messe terminée, j'y cours et quelle n'est pas mon émotion quand on me dit :

— Depuis qu'on vous a prévenu, le grand danger a cessé. X... n'est plus noir comme il l'était.

En effet, il était devenu plutôt jaune violacé ; je pus lui parler.

Le soir, le mieux s'accentua si rapidement que la guérison était assurée. Elle s'est parfaitement maintenue et je suis allé à Tilly en actions de grâces pour remercier et bénir.

J'avais vu la tache noirâtre, début de cette terrible maladie, et je ne fus nullement surpris quand j'appris qu'elle s'était étendue sur tout le corps. C'était bien le charbon.

Que si on objectait que de tels témoignages, où le nom du témoin et celui de la personne « miraculée » restent cachés, n'offrent aucune garantie,

je répondrais par le témoignage qu'on va lire, qui émane d'un ancien sous-secrétaire d'Etat, attestant sa propre guérison.

Il s'agit de M. Turquet.

J'étais, écrit-il, depuis quinze jours, atteint d'une pneumonie lorsque, le 17 avril, fut cousu par Mme T. (Turquet) à mon scapulaire un petit sachet contenant un morceau de l'ormeau de Tilly. Nous avions à peine, en même temps, terminé notre invocation à la reine du Très-Saint-Rosaire, que l'horrible toux cessa brusquement pour ne reparaître que fort atténuée le soir. Le mieux s'accentua ; l'état était si amélioré que le 20 je pus faire mes pâques.

Signé : TURQUET,
Ancien député de l'Aisne.

Je répète que les témoignages de ce genre se comptent par milliers.

Le tableau de la Sainte-Famille

Les guérisons ne sont pas les seuls faits qu'il conviendra d'étudier lorsqu'on recherchera les incidents, les phénomènes, les signes qui, en dehors des récits des voyantes, pourront servir à déterminer la nature des apparitions.

Un très grand nombre de faits se rattachant aux visions, de faits *connexes*, comme on dit au Palais, apporteront également, je crois, de sérieuses indications aux théologiens enquêteurs.

L'*Echo du Merveilleux* en a jadis relaté plusieurs. En voici un, dont le récit n'a pas encore été imprimé. C'est notre ami M. le marquis de L. L... qui a bien voulu le rédiger :

Le 25 avril 1899, trois ans, jour pour jour, après la première apparition dont elle fut favorisée, Marie Martel voyait pour la dernière fois la rayonnante « Vierge » de Tilly.

La voyante vint au Champ remplie de tristesse à la pensée que ce soutien d'en haut allait lui manquer désormais. Au cours de l'extase, cependant, son visage s'illumina de bonheur et, pendant quelques minutes, ce fut un colloque touchant entremêlé de prières et d'ardentes supplications ; puis le nuage d'or s'envola dans le ciel et la Vierge disparut après un dernier mot d'espérance.

Alors, les larmes coulèrent abondamment sur les joues pâlies de la jeune fille ; mais voilà que tout à coup le visage noyé de tristesse s'illumine de nouveau. Marie a sous les yeux un spectacle exquis, ravissant :

Devant elle, dans un cadre byzantin orné de lys et de roses, que tiennent deux anges d'une resplendissante beauté, un tableau vient d'apparaître.

Sur un fond lumineux, c'est d'abord, au centre, Jésus Enfant debout, levant les bras au ciel. Le divin Bambino est vêtu d'une robe blanche immaculée, des cheveux blonds entourent son visage idéalement pur ; ses yeux bleus regardent le ciel. A droite, la Vierge, assise sur un escabeau de forme archaïque, soutient de sa main droite le bras de l'Enfant qu'elle contemple avec amour. A gauche, saint Joseph, à genoux dans l'attitude d'une respectueuse adoration, s'appuie sur son bâton de pèlerin. Du sommet du cadre, un faisceau de rayons lumineux descend sur le Divin Enfant.

Ce tableau charmant ne reste que quelques secondes devant la voyante et va se placer à sa droite, à l'autre extrémité de la pâture. Là, il s'arrête, et pendant quelques minutes Marie Martel peut en saisir les moindres détails... et la vision cesse.

Interrogée, Marie raconte ce qu'elle vient de voir et s'étonne, à juste titre, de la translation du tableau en dehors de l'endroit permanent où les apparitions se produisent d'ordinaire.

Les personnes présentes, le doyen lui-même, cherchent en vain une explication à ce nouveau phénomène rien ne permet d'en donner une, même approximative. Le fait est constaté, enregistré au dossier ; pour le moment rien de mieux à faire.

Quelques jours plus tard nous pensions comprendre le sens de cette mystérieuse vision. Mais pour vous édifier sur ce sujet il me faut revenir en arrière.

Plusieurs années avant les apparitions, M. l'abbé Durand, directeur au grand séminaire de Bayeux, avait présenté au Saint-Père les statuts d'une fondation de prêtres séculiers.

Cette fondation avait pour but d'établir dans chaque diocèse une petite colonie d'apôtres destinés à remplacer, partout où besoin serait, les desservants des campagnes.

Je n'insiste pas sur le but de cette œuvre éminemment utile, pas plus que sur l'abnégation des membres destinés à la composer, qui devront accepter volontairement, sans vœux préalables, la mission la plus ingrate et la plus pénible. Je connais ces statuts et je puis affirmer qu'il faudra de la part de ceux qui voudront bien s'y soumettre une vocation et un désintéressement admirables.

Le Souverain Pontife approuva l'œuvre, encouragea M. l'abbé Durand et lui exprima le désir de voir sa pieuse fondation mise sous la protection et le vocable de la Sainte-Famille. Ce désir exprimé fut un ordre que le modeste prêtre garda secret.

A l'époque où Marie voyait le gracieux tableau que

je viens de décrire, tout le monde ignorait donc que la fondation Durand devait naître et se développer sous une protection et un vocable désignés d'avance.

Quand M. Durand apprit par le Doyen de Tilly les détails de cette dernière apparition de Marie Martel, il éprouva un sentiment de bonheur facile à concevoir, et c'est alors qu'il donna connaissance et raconta son entrevue avec le Pape Léon XIII.

Quelques jours plus tard il me disait :

« J'avais des raisons puissantes pour croire à la « divinité des apparitions de Tilly, actuellement je « suis et reste convaincu. »

Marie Martel, renseignée sur toutes ces choses, comprit facilement alors pourquoi ce tableau de la Sainte-Famille avait été s'arrêter à l'extrémité de la pâture. C'était là, en effet, que la Vierge de Tilly avait désigné à Paul Guérard, dans sa dernière extase, l'emplacement de la fondation Durand.

Marie avait reçu l'ordre de faire exécuter ce tableau ; la composition en fut confiée à une artiste qui, faisant abnégation de sa propre inspiration, s'astreignit à rendre exactement toutes les indications que lui fournit la voyante. M. Durand partit pour Rome quelques mois plus tard avec la pensée de faire traduire par un peintre de grand talent l'exquise vision.

Or, depuis lontemps déjà, le Souverain Pontife avait mis au concours le sujet de la Sainte-Famille, et aucune des compositions qui lui avaient été présentées n'avait répondu à son idéal.

C'est dans ces circonstances que M. Durand conçut le projet de lui faire voir la reproduction fidèle de la vision de Tilly.

Ici, je lui laisse la parole et on comprendra, après la lecture de son récit, que les personnes qui ont eu connaissance de ces faits aient pu croire à une intervention surnaturelle :

« M. X..., un des premiers artistes de Rome, déclarait M. Durand, prit à cœur de faire vite et bien « ce tableau de la Sainte-Famille.

« Mon séjour était limité et il m'était impossible de « dépasser les délais qui m'avaient été accordés. Ce « fut donc un véritable tour de force de la part du « peintre, que de me livrer son œuvre quelques jours « avant mon départ.

« Au moment où je me disposais à aller présenter « ce tableau au Souverain Pontife, le roi d'Italie était « assassiné. L'émotion, dans Rome, fut considérable. « Au Vatican, Léon XIII, très impressionné, suspendit « toutes ses audiences, officielles et privées, déclarant qu'il ne les reprendrait qu'après les obsèques « du malheureux souverain. Or je devais partir avant « cette époque... Mon embarras était extrême ; mais, « confiant dans la Providence et dans la protection si « connue et si constante de la Vierge de Tilly, je n'hésitai pas à demander pour le lendemain, par l'intermédiaire du cardinal en service, une entrevue « particulière. Ce prélat me déclara que ma démarche « était inutile, m'affirma que la décision du Pape était « formelle, qu'il avait refusé de recevoir un archevêque américain et qu'il ne ferait certainement pas « d'exception en ma faveur. J'insistai avec tant de « force qu'il me promit de faire passer ma requête, « m'affirmant, par avance, qu'elle serait refusée.

« Quel ne fut pas mon étonnement quand je reçus, « le lendemain matin, un mot de Sa Sainteté qui me « donnait rendez-vous dans la matinée ! Je fis transporter immédiatement mon tableau au Vatican, et à « l'heure fixée je fis mon entrée dans le salon particulier du Souverain Pontife.

« Je ris encore de mon entrée, continuait le saint « prêtre ; je disparaissais derrière ma toile que je présentais de face au Saint-Père — Léon XIII examina l'œuvre avec attention, m'exprima toute sa « satisfaction devant un groupe qui répondait enfin à « son idéal. Je lui expliquai alors comment et dans « quelles circonstances ce tableau avait été vu et « reproduit. Il écouta ma narration avec un vif intérêt et m'exprima toute sa satisfaction quand il sut « qu'il lui était destiné. *Depuis cette époque, le tableau « de la Sainte-Famille, vu sur le plateau de Tilly par « Marie Martel, orne l'appartement particulier du « Souverain Pontife*... »

Tels sont les faits ; ils sont d'une scrupuleuse exactitude. Je les livre aux lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* parce qu'ils sont peu connus du public et qu'ils ont une portée considérable pour l'avenir de Tilly, et je peux dire que tel haut dignitaire ecclésiastique a déclaré que cette vision scellait définitivement à Tilly toutes les dévotions de l'Eglise.

Le fondateur de l'œuvre sacerdotale est mort, mais l'idée de son œuvre vit toujours, et je garde l'espérance que si jamais les belles manifestations de l'école des sœurs et du champ Lepetit sont reconnues, à l'endroit exact où le mystérieux tableau, soulignant la pensée du Pape Léon XIII, s'est arrêté, à l'ombre de la gigantesque basilique, le premier établissement de prêtres séculiers s'élèvera...

Marquis DE L. L.

Tenons-nous en pour aujourd'hui à ce récit. Nous reprendrons, dans notre prochain numéro, la revue rétrospective des événements de Tilly.

Aussi, bien des faits nouveaux sollicitent notre attention.

Les faits nouveaux

Ces faits nouveaux se rattachent-ils aux manifestations précédentes ou forment-ils un groupe de phénomènes absolument indépendants des premiers ?

C'est une question à laquelle il sera certainement intéressant de chercher une réponse.

Le moment toutefois ne nous en semble pas encore venu. Nous nous bornerons donc, dans le présent numéro, à exposer les faits, aussi complètement que possible.

Un religieux éminent, le Révérend Père L..., professeur de théologie, a fait sur place une enquête minutieuse et approfondie. Il en a consigné les résultats dans un rapport dont il a bien voulu autoriser la publication dans l'*Echo du Merveilleux*. C'est ce travail, très documenté, mais dont tout commentaire sur la nature des phénomènes a été volontairement exclu, que l'on trouvera ci-après.

Nos lecteurs prendront sûrement un très vif intérêt à la lecture de ce rapport, et c'est en leur nom comme au nôtre que nous présentons à l'obligeant et savant religieux qui en est l'auteur, les plus sincères remerciements.

GASTON MERY.

PRODIGES ou MÉTÉORES ?

RAPPORT DU RÉVÉREND PÈRE L... SUR LES FAITS EXTRAORDINAIRES QUI SE SONT DÉROULÉS DEPUIS LE 7 JUILLET DERNIER A TILLY.

Le gracieux bourg de Tilly, déjà témoin depuis quelques années de tant de choses extraordinaires, vient d'être de nouveau le théâtre de faits absolument merveilleux.

Nous nous sommes livré sur place à une enquête minutieuse, et voici quel en a été le résultat, dont nous garantissons l'authenticité absolue.

I

Le 7 juillet dernier, premier dimanche du mois, vers 7 heures du soir, M. Y... (homme robuste et de beaucoup de sang-froid, d'une quarantaine d'années environ), reconduisait sa mère chez elle.

Arrivé en face des bâtiments de M. L..., sur la route de Christot à Tilly, à un peu plus de cent mètres de la grand'route de Caen, il tourna machinalement ses regards du côté du soleil couchant. En les reportant ensuite sur un autre point, il fut un peu surpris d'apercevoir, à plusieurs reprises, un rayon d'un éclat singulier ; il n'y attacha pas toutefois grande attention, sachant bien que lorsqu'on a fixé un objet brillant, on continue à voir pendant quelque temps des points lumineux.

Mais après avoir marché une vingtaine de mètres environ, arrivé à un endroit où le soleil se trouvait caché par des arbres et les maisons qui bordent la route, il aperçut devant lui très distinctement une multitude de petites boules, ressemblant aux ballons que l'on vend les jours de fête pour les enfants : il y en avait de différentes couleurs, des vertes, des violettes, des roses, des jaunes, etc....

Il n'était pas encore revenu de son étonnement, lorsque sa mère, qui marchait devant lui, lui dit tout à coup : « C'est malheureux de vieillir ! C'est étonnant comme la vue me fait défaut ! Je ne vois devant moi que de petits ballons !... La route en est couverte ! »

Son fils lui demande de quelle couleur ils sont. « Ils sont verts », répond-elle, et immédiatement après : « En voilà de violets !... » C'était exactement ce que voyait M. Y...

Un peu plus loin, près de la ferme de M. C..., le nombre des boules allait toujours grandissant, et une fois en face de l'herbage qui y est attenant, le spectacle leur apparut tellement magnifique, qu'ils ne purent s'empêcher de s'arrêter pour le contempler à leur aise. La pâture et les arbres étaient absolument couverts de ces globes lumineux, ce qui produisait un effet féerique, dont la plus splendide illumination électrique n'aurait pu donner une idée.

De plus en plus surpris, M. Y... court chercher le fermier, pour le faire jouir de ce spectacle si extraordinaire, mais il était absent, et il n'y avait, à ce moment-là, personne chez lui.

Sans se décourager Y... se précipite, en courant, vers la propriété de Mme de V..... pour faire part de l'événement.

Seule, Mlle de V..... se trouvait à la maison avec Mme Y... Voici le récit détaillé que cette jeune personne, très sérieuse et d'éducation très soignée, en a fait elle-même :

Ma mère étant absente, je me trouvais seule au châlet avec Mme Y...

A 8 heures moins un quart du soir, M. Y... vint m'appeler en courant, me disant de regarder le soleil et les boules de toutes couleurs qu'il en voyait sortir.

« Tout d'abord je ne voulus pas le croire ; cependant, je me dirigeai dans l'herbage, au coin de la maison, entre le perron et un pommier.

« Du premier coup d'œil je me rendis compte que je voyais le phénomène en question ; néanmoins, je refusai de me rendre, disant : « C'est de l'imagination ! Je ne vois rien du tout... Ce que je vois, ce sont des taches noires produites par la trop vive lumière du soleil que je regarde... ».

« A ce moment-là je ne distinguais pas autre chose.

« Pendant un instant, je continuais ainsi à nier la chose, tout en me disant : Pourtant, il me semble que je les vois bien ! Mais certainement que c'est la vue du soleil qui me produit cet effet-là !

« Je remarquais en même temps qu'après avoir fixé le soleil (ce que je faisais sans fatigue malgré son éclat encore assez vif) je voyais les choses et les personnes aussi nettes qu'auparavant.

« Je vis alors le soleil exécuter un mouvement de rotation sur lui-même avec une vitesse vertigineuse, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Par moments, il était

jaune, et à d'autres instants il me semblait tout rouge.

« Pendant que je faisais ces remarques, les boules augmentaient en grand nombre, à tel point que je fus obligée de me rendre, et de dire : Je les vois bien.

« Elles partaient du soleil, et semblaient en sortir. Les unes disparaissaient en arrivant à terre ; les autres venaient jusqu'à nous, d'autres encore se dirigeaient dans tous les sens du ciel et disparaissaient également. Elles tombaient assez vite, par centaines. Il m'eût été impossible de les compter... Cela me faisait l'effet d'une grosse fumée noire, sortant à plein tuyau, d'une cheminée d'usine... »

De son côté, Mme Y..., qui n'avait pas tardé d'accourir auprès de Mlle de V..., a témoigné qu'à ce moment « une quantité énorme de boules de toutes les couleurs paraissait sortir de derrière le soleil, tout autour ; il y en avait tant que toutes les personnes présentes paraissaient en être couvertes des pieds à la tête... »

Pendant ce temps on était allé chercher d'autres personnes, entr'autres Mme H... et la voyante Mlle M...

Laissons d'abord Mme H..., femme d'un sens rassis et d'un caractère énergique et viril, nous raconter elle-même ce qu'elle vit et nous faire part de ses impressions :

« Le dimanche soir, 7 juillet, vers 7 heures 1/2, j'étais dans la cuisine, lorsque je vois M. Y... qui accourt, appelant sa femme et Mlle de V... et qui leur dit : « Venez vite, regardez le soleil. »

« Je dis à Mlle M... : « Allons dans l'herbage, nous verrons. »

« Une fois dehors, je vois le ciel tout rose, mais je ne voyais pas beaucoup le soleil, à cause des arbres qui me le cachaient.

« Je dis alors à Marie : « Je ne vois que des boules ; reviens ! »

« Rentrée dans la petite cour, je vois toujours la même chose ; je me frotte les yeux et je dis à Marie : « Viens ! C'est ridicule de ne voir que des boules ! je t'en prie, viens à la maison ; j'ai les yeux tout remplis de boules .. »

« A ce moment, toutes ces boules étaient de couleur rouge clair.

« A peine étions-nous rentrées dans la maison que l'on se met à sonner. C'était M. Y... « Venez voir, nous dit-il, comme le soleil est beau ! Comme il y a beaucoup de boules ! »

« Je lui réponds : « C'est parce que vous avez regardé le soleil, qui vous a ébloui les yeux : ne le regardez pas, vous ne verrez plus rien. »

« — On voit la même chose, me dit-il. »

« Alors nous partons et nous entrons dans l'herbage de Mme de V... J'aperçois le soleil et une quantité innombrable de boules de toutes couleurs, des bleues, des roses, des vertes, des noires... ; elles partaient toutes de dessous le soleil, se dirigeant de tous les côtés, et beaucoup s'avançaient vers nous.

« Toutes ces boules, en partant du soleil, étaient grosses comme de gros ballons ; en passant sous le soleil, elles étaient un peu pointues, et quand elles étaient sorties, elles me paraissaient bien rondes.

« J'en ai vu beaucoup de noires partir de dessous le soleil et aller sur le clocher de l'église.

« Au commencement j'étais contente ; mais cela n'a pas duré : j'ai éprouvé ensuite une impression pénible.

« L'herbe de Mme de V... était toute couverte de ces boules, ainsi qu'un pommier qui était près de nous ; de même le balcon et les fenêtres du châlet.

« Les boules restaient un peu au-dessus de l'herbe, les unes sur les autres.

« Quand elles venaient vers nous, elles diminuaient de grosseur en se rapprochant.

« Elles paraissaient tomber, mais elles disparaissaient avant de toucher terre, sans laisser de traces.

« Beaucoup de ces boules très petites se tenaient en grappes par 10 ou 12. C'était comme un petit nuage très clair qui les retenait très longtemps à une hauteur de 60 centimètres à un mètre au-dessus de terre.

« Tout le monde était couvert de boules. J'ai voulu effacer sur la robe de Marie M... les couleurs que j'y voyais, mais je n'ai pu réussir. J'ai couvert sa robe de mon mouchoir : tant que celui-ci demeurait, on ne voyait plus rien, mais dès que je le retirais, toutes les couleurs réapparaissaient... »

Les mêmes détails furent constatés par toutes les personnes et ont été consignés en termes presque identiques.

« Peu à peu, déclare Mlle de V... dans le rapport cité plus haut, j'étais arrivée à distinguer des boules roses, vertes, jaunes et quelques bleues. Je les remarquais aussi sur les personnes présentes ; sur les unes elles étaient roses, et sur les autres vertes, d'un beau vert émeraude, mais assez clair. Je les vis de ce ton, en particulier, sur Mlle M..., qui était vêtue d'une robe fond noir, ayant des dessins jaunâtres et bleus, et sur moi, qui étais en rose et rouge. Les autres personnes étaient plus ou moins en noir.

« Sur Mlle M... elles me semblaient stationner. Voulant me rendre compte, je pris sa natte ; sur ma main, les boules disparurent, et lorsque je l'eus retirée, elles reparurent comme auparavant.

« Le pommier, auprès duquel je me trouvais, était aussi rempli de ces boules vertes.

« Les boules noires, c'est-à-dire d'un bleu très noir, tombèrent un instant en si grande quantité que j'en fus effrayée... »

Pendant ce temps, on était allé chercher un autre témoin qui arriva sans être prévenu de ce qui apparaissait.

D'un calme imperturbable, M. H... est d'ailleurs l'homme du monde qui se laisserait le plus difficilement influencer. Interrogé ensuite sur ce qu'il avait vu, il fit la déposition suivante :

« J'ai vu d'abord de grosses boules grises passer les unes après les autres, à environ trois kilomètres de distance. En regardant le soleil couchant, elles paraissaient à sa gauche et continuaient leur marche vers sa droite, c'est-à-dire du côté de l'église.

« Quelques instants après, je remarquai autour de moi, sur tous ceux qui étaient présents, de petites boulettes très petites, de couleur verte, et aussi de rouges, d'un éclat resplendissant et beaucoup plus beau que les couleurs qui existent sur la terre. »

Le premier observateur du phénomène, M. Y...., complète ce récit, en disant :

« Nous pouvions fixer le soleil, qui brillait pourtant d'un éclat très vif, sans que nos yeux en ressentissent aucune fatigue.

« Tout autour de l'astre, un rayon lumineux tournait avec une vitesse vertigineuse, tantôt de droite à gauche, et tantôt de gauche à droite, et changeait de couleur en changeant de mouvement.

« A ce moment, il partait une multitude de boules de couleurs différentes ; sur la droite, il s'en détachait par grosses grappes, qui me paraissaient d'un gris ardoise très foncé, tandis que, sur la gauche, les boules étaient surtout violettes et roses.

« Elles étaient plus grosses en partant du soleil que lorsqu'elles arrivaient près de nous : elles me faisaient alors l'effet de bulles de savon, qui lorsqu'elles tombent à terre s'évanouissent, et dont il ne reste plus rien.

« Pendant que nous étions en contemplation, la prairie était tellement pleine de ces boules que les arbres en étaient tout couverts.

« Les vêtements des personnes présentes disparaissaient sous les boules, de couleurs différentes, selon les personnes. Sur la robe de Marie M.., elles étaient dorées, et grosses comme une pièce d'un franc ; sur Mlle de V... elles étaient roses.... »

Le mouvement de rotation du soleil fut observé par plusieurs autres personnes, en particulier par Marie M...

D'après celle-ci, « autour du soleil le ciel était tout rose, mais d'un rose comme je n'en ai vu nulle part.

« Toutes les boules partaient du soleil, comme si elles fussent sorties de derrière lui. Quand elles partaient du bas du soleil, elles étaient un peu allongées, comme des citrons, puis elles grossissaient, mais elles diminuaient en arrivant vers nous jusqu'à devenir très petites. Elles se balançaient alors à la hauteur d'un mètre de terre : on aurait pu croire qu'on allait les saisir avec la main.

« Tout le monde en était couvert : elles étaient en quantité innombrable. Il y en avait de vertes, de roses, d'un bleu foncé, de noires (d'un noir de mine de plomb), de jaunes, couleur de *flamme, de feu*...

« Les unes venaient en grande quantité vers nous, d'autres se dirigeaient de tous côtés...

« J'en ai vu beaucoup partir du soleil, et aller tomber sur l'église, des noires surtout ; ça me faisait bien mal.... j'avais le cœur bien serré...

« J'ai vu aussi à plusieurs reprises au-dessous du soleil comme une grande tenture de deuil : il n'y avait alors aucun nuage et le ciel était tout rose. Ce noir n'était qu'au-dessous du soleil ; il disparaissait vite et a reparu à plusieurs reprises... »

Dès que Marie M... fut en face de ce spectacle qu'elle vient de décrire, elle demeura immobile et parut profondément recueillie. A un moment, cependant, on la vit étendre vivement les bras, et les personnes présentes l'entendirent s'écrier : « *Malheur* ! »

Le phénomène dura jusqu'au coucher du soleil. Peu de temps avant qu'il cessât, d'après Mme Y..., « le soleil prit une teinte jaune d'or, et sous le milieu apparut à deux reprises, pendant plusieurs minutes, une grande croix de même couleur ».

Elle aperçut, en outre, deux grandes banderolles blanches, sur lesquelles elle ne vit rien d'écrit.

D'après Mme H... « il y avait un banc noir sous le soleil, au moment de son coucher »

Enfin, une autre personne, Mme D... vit, vers la fin, une barre dans le soleil.

II

Le lundi 8 juillet se produisirent de nouvelles manifestations.

Mme de V..., dans la propriété de laquelle s'était passée en plus grande partie la scène du dimanche, mais qui n'avait pu y assister, étant alors absente de Tilly, fut amplement dédommagée ce jour là.

D'un esprit très vif et d'une grande expérience pratique, elle a décrit elle-même avec beaucoup de netteté le résultat de son observation :

« Le lundi, 8 juillet, environ une heure et demie avant e coucher du soleil, je vis celui-ci devenir blanc, sans rayons, dans le genre de la lune en son plein. Il y avait alors tout autour de son disque un cercle très lumineux.

« Peu après, en le considérant, je vis la partie du ciel qui l'entourait devenir successivement rouge, bleu, jaune. — (Le ciel était, dans toute son étendue, sans nuage aucun ni vapeurs d'aucune sorte). — Le rouge avait la teinte du jus de cassis. Le bleu était foncé, sombre, et en même temps très lumineux. — Je ne saurais en rendre compte ni le comparer à aucun bleu connu. Quant au jaune, il était jaune d'or, comme cuivré.

« Le disque du soleil présentait cette particularité, qu'il paraissait tourner sur lui-même avec une extrême rapidité, dans un sens d'abord, puis, subitement, en sens inverse, et cela ne cessa qu'environ un quart d'heure avant son coucher. Pendant tout ce temps, sur toute la surface du disque, mais principalement au centre, on distinguait nettement comme des bouillonnements. Je ne puis mieux les comparer qu'à ceux d'une casserole dont l'eau bout à gros bouillons.

« Enfin, je vis comme une épaisse fumée noire, qui paraissait sortir de derrière le soleil, puis des boules qui se dirigeaient de notre côté, c'est-à-dire sur Saint-Pierre, et aussi vers la vallée, dans la direction du bourg ; — j'étais alors placée devant le châlet — je vis même un groupe d'une demi-douzaine de ces boules venir droit sur nous, puis subitement tourner sur ma droite, et passer par dessus le châlet, ce qui fit que je les perdis de vue. Elles étaient noires.

« J'en ai vu de noires, de rouges, de violettes, de bleues, mais si foncées qu'elles paraissaient presque noires, enfin de vertes.

« Ces boules paraissaient sortir du soleil, tout autour, ou de derrière. Toutefois, je n'en ai pas vu de vertes partir du soleil ; je ne les voyais de cette couleur, que lorsqu'elles étaient à peu près à la limite de l'herbage, laquelle peut être estimée environ à une centaine de mètres. Elles me paraissaient aussi moins grosses que les autres ; elles ne me semblaient guère plus grandes qu'une pièce de 5 francs, tandis que les autres paraissaient avoir un diamètre maximum de 40 centimètres.

« Je vis ces boules vertes — elles seules — se poser sur les hautes herbes, sur les branches d'un arbre voisin, même sur les personnes qui étaient près de moi, et jusque sur leurs cheveux.

« Lorsqu'on posait la main sur ces boules vertes, et qu'on la relevait, on constatait de nouveau leur existence.

« Je ne vis pas une seule de ces boules se poser à terre ; elles s'évanouissaient toutes, lorsqu'elles en approchaient ; c'était généralement lorsqu'elles étaient à peu près à la distance d'un mètre du sol.

« Des personnes ont dit avoir vu des boules jaunes ; pour moi, je n'en ai pas vu.

« Par instants, la fumée noire dont j'ai parlé paraissait très épaisse et très abondante : on eût dit une cheminée d'où se précipite avec force une grosse fumée de charbon de terre.

« Au reste, — était-ce illusion d'optique, causée peut-être par la rapide rotation du soleil ? — mais par moments on aurait dit qu'il tournait au fond d'un tube d'un demi-mètre de profondeur.

« J'ai vu une grosse boule noire partir du soleil, se diriger vers la vallée, et disparaître derrière le clocher de l'église ; après quoi, je vis comme de la fumée qui montait vers le ciel, et partait de *derrière le clocher*.

« Parmi les boules je vis aussi de grandes barres noires, ayant à peu près 12 centimètres de largeur. Il y en avait qui étaient au moins aussi hautes qu'une maison à un étage. Il y en avait d'horizontales et de verticales ; quelques autres étaient obliques, et comme enchevêtrées les unes dans les autres.

« J'en ai vu une ou deux horizontales, avec une grosse

boule à chaque bout, ayant à peu près la forme du balancier des acrobates, et une ou deux autres formées d'une horizontale et d'une verticale, terminée par un crochet à la base, comme un grand *J* majuscule comme ci-contre : J... »

Mlle de V... confirme le récit de sa mère en ces termes :

« Le lundi 8, étant à la même place que la veille, mais un peu plus tôt, je vis la même chose : toujours des boules roses, vertes et noires, mais ces dernières en bien moins grande quantité et aussi pendant moins longtemps.

« Le soleil était de la même couleur, et exécutait le même mouvement de rotation sur lui-même.

« Je vis aussi de grosses barres noires de différentes formes ; j'en vis surtout qui avaient la forme horizontale, ayant une boule à chaque extrémité. Elles pouvaient avoir 2 ou 3 mètres de long... »

Ce même jour, et au même endroit — devant le chalet de Mme de V... — Mme Y... vit à peu près, comme la veille, une croix et des boules.

Sa mère, Mme Le..., personne très respectable et d'une sincérité à toute épreuve, ayant entendu ses enfants parler de ce qu'ils avaient vu la veille, vint ce soir-là, un peu tard, alors que le spectacle touchait à sa fin ; « mais elle avait vu des boules le long du chemin, d'un beau vert émeraude, qui avaient l'air de venir au devant d'elle... »

« A 7 heures du soir, dit Mme H..., je vois le soleil comme dans une embouchure de canon, et autour, du rose, du bleu, du vert (le rose en plus grande abondance). Je vois le soleil tourner à droite et à gauche avec une vitesse extraordinaire dans cette embouchure.

« Les boules étaient comme le dimanche, mais en moins grand nombre.

« Le dimanche je n'avais pas vu de barres ; j'en vois le lundi avec des boules au bout... »

Mêmes détails sont donnés par Marie M...

« ... Beaucoup de boules comme la veille, mais en moins grande quantité.

« En revanche, le soleil est beaucoup plus beau. Il y avait tout autour comme plusieurs arcs-en-ciel.

« Puis je l'ai vu comme dans un grand tuyau, — on eût dit l'embouchure d'un canon. — Il tournait de droite et de gauche avec une rapidité telle que l'on pouvait à peine le distinguer.

« C'est à ce moment que j'ai vu des barres sortir du soleil : elles étaient noires, et étaient terminées par des boules... »

Pendant que l'on voyait ces choses merveilleuses dans la partie de la commune de Tilly qui porte le nom de Saint-Pierre, on n'en voyait pas moins au Champ de l'apparition et dans les environs.

Une excellente jeune fille de dix-sept ans, domestique chez Mme G..., se trouvait, vers 7 heures du soir, dans un herbage situé près du champ, en train de traire une vache, lorsqu'elle vit tout à coup, à une toute petite distance, un gros pommier couvert de grosses boules bleues et roses, qui paraissaient tomber et s'évanouissaient avant de toucher terre. Il n'y en avait pas de petites ni de noires.

Elle laisse aussitôt là sa vache, et court du côté du Champ, où elle espère rencontrer du monde.

Elle voit alors le soleil tourner, et voit un grand nombre de boules jusqu'au moment du coucher du soleil.

A ce moment, elle aperçoit deux boules très grosses (comme de petits barils) monter du bas du soleil en haut et retomber presque aussitôt.

Pendant ce temps de nombreuses personnes étaient réunies au Champ et voyaient toutes beaucoup de boules de toutes couleurs.

Enfin, « ce soir-là, ajoute pour terminer Mlle de V..., étant dans la cuisine de Mme H..., j'ai très bien vu deux ou trois boules rouges parmi les arbres situés au delà de son herbage. Cela a duré seulement quelques secondes Il était 9 heures, et depuis longtemps déjà le soleil était couché. ».

III

La soirée du mardi, 9, fut, comme les jours précédents, marquée de nombreux faits merveilleux :

Les témoignages pour ce jour-là abondent. Nous en reproduirons quelques-uns des plus intéressants. Nous les empruntons à des personnes d'une honorabilité à toute épreuve, et qui se trouvaient dans des lieux différents :

« Le mardi soir, 9 juillet, je me rendis avec Sr St-L..... au Champ de l'Apparition. Un certain nombre de personnes étaient groupées auprès de la petite chapelle, et disaient apercevoir des boules qui sortaient du soleil. Je fixai, et ne vis absolument rien.

« Ce n'est que 10 minutes plus tard que j'aperçus des boules d'un vert foncé ; elles étaient de même grandeur que le soleil.

« Les unes venaient directement vers nous ; plus elles approchaient, plus elles diminuaient. Je les voyais tomber à 3 ou 4 mètres de moi. Elles avaient alors la grosseur d'un petit ballon ayant 5 centimètres de diamètre, et étaient de couleur vert émeraude.

« D'autres, beaucoup plus nombreuses, s'en allaient à droite et à gauche du soleil, et formaient un immense cercle ; elles se rejoignaient dans le champ, et tombaient derrière la petite chapelle.

« A 8 heures, 2 ou 3 minutes avant le coucher du soleil, j'aperçus au milieu de cet astre une barre noire placée horizontalement, ayant de 7 à 8 centimètres de largeur.

« Pendant les trois quarts d'heure que j'ai été au champ, j'ai remarqué que le soleil tournait avec une rapidité effrayante, tantôt de gauche à droite, et tantôt de droite à gauche. »

Sr St-A...

« Le 9 juillet, au champ de M. Lepetit, j'ai vu une quantité considérable de boules, qui semblaient sortir du soleil. Il y en avait de roses, de bleues, de jaunes.

« Je les voyais tomber dans un champ d'avoine.

« A un certain moment, une personne qui se trouvait près de moi en avait la figure couverte.

« Enfin j'ai vu une barre noire de 12 à 15 centimètres au milieu du soleil.

« Cela a duré une demi-heure. »

Sr St-L...

« Vers 7 heures, en arrivant au champ, il m'a semblé voir un ange de chaque côté du soleil.

« J'ai vu beaucoup de petites boules, par enfilées de même couleur.

« Vers 7 h. 3/4, j'ai vu au milieu du soleil, un peu au-dessous, une barre rouge foncé, large de trois doigts. »

Cél. L..., domestique de Mme G...

« Le mardi 9 juillet, je me rendis au Champ de l'Apparition vers 7 heures. On priait depuis environ une demi-

heure, lorsqu'une dame dit à sa voisine : « Voilà une boule rose qui paraît là-bas ! »

« Je m'approchai et lui demandai où c'était ? — « Là, en face », me dit-elle. Je ne vis rien du tout.

« Mais au bout de quelques instants, j'aperçus tout à coup de grosses boules qui se détachaient du soleil : les unes se perdaient dans l'air, les autres en très grande quantité, et pendant 35 à 40 minutes, sont tombées près de nous, à tel point que les enfants qui étaient là couraient pour en ramasser.

« Il y en avait d'un rouge vif, de noires, de roses ternes, et d'autres d'une couleur que je ne peux définir.

« J'en ai vu de vertes, plus petites, entrer dans la chapelle.

« J'ai aussi remarqué qu'une femme qui venait dans le chemin qui conduit au champ, s'étant arrêtée pour regarder, fut entourée de ces boules. C'était vraiment extraordinaire ! J'ai ressenti une très grande joie, en voyant ces choses... »

Mme La...

« Le mardi soir, je me rendis au Champ de l'apparition : je commençai à voir des boules vertes dans le chemin qui y conduit.

« Le mur du parc qui borde la route était tout illuminé des reflets qu'on voyait au soleil : il y en avait de roses, de rouges, de bleus, de violets ; c'était un coup d'œil admirable !

« Dans le chemin qui conduit au Champ de l'apparition je vis une boule verte, qui était très grosse, et qui diminuait à mesure qu'elle approchait de moi : quand elle se posa sur la haie, au bord du chemin, elle n'était pas plus grosse qu'une noix. J'avançai la main pour la prendre, mais il n'y avait plus rien.

« Au Champ, il y en avait une multitude innombrable de toutes couleurs, mais surtout des vertes et des roses.

« Elles paraissaient enchaînées les unes aux autres, au moment où elles sortaient du soleil.

« Je crus voir un instant une figure se former dans le soleil, mais cela passa comme un éclair... »

Mme Le...

Il y avait alors au Champ de l'apparition plus de 60 personnes, parmi lesquelles plusieurs enfants, qui couraient après les boules, à travers l'avoine, et tendaient les mains pour les ramasser.

Voici quelques dépositions de ces enfants :

« J'ai vu beaucoup de grosses boules, bleues, violettes, vertes, et quelques jaunes, qui sortaient de derrière le soleil, par trentaines à la fois.

« J'en ai vu des centaines de petites blanches, qui couvraient les champs de blé et d'avoine, et je ne voyais pas d'où elles venaient.

« Le soleil tournait comme si une vingtaine de cercles eussent tourné à la fois... »

Luc. Yv..., 11 ans 1/2.

« J'ai vu beaucoup de grosses boules rouges, jaunes, roses, bleues, vertes, blanches — pas de noires — et beaucoup de petites, bleues et vertes.

« Elles sortaient du soleil, qui *tournait, tournait*...

« J'ai vu beaucoup de grandes et larges barres horizontales, violet foncé.

« Avant que les boules disparussent, j'ai vu une croix noire à gauche du soleil, d'environ 40 centimètres de haut sur 20 de large... »

Eug. Yv..., 9 ans 1/2, frère du précédent.

« J'ai vu le soleil tourner à l'extérieur, comme un cercle ; à l'intérieur, il changeait de couleur.

« J'ai vu beaucoup de boules sortir de derrière le soleil ; les deux champs de M. Lepetit en étaient pleins. Quand elles étaient sur le bord des épis, elles étaient petites ; en l'air, elles étaient grosses.

« Presque toutes étaient bleues ou violettes ; quelques-unes étaient jaunes ou vertes.

« J'en ai vu deux grosses noires.

« Pendant environ deux minutes, j'ai vu, avant la disparition des boules, une croix noire à gauche du soleil. »

G. Q..., 11 ans.

Au nombre des personnes qui étaient au Champ se trouvaient Mme H... et Marie M... dont le témoignage a été cité aux deux jours précédents. Voici un extrait de leur déposition pour le mardi :

« Nous avons vu des boules de toutes les couleurs : la chapelle et l'avoine de M. Lepetit en étaient couvertes.

« Il y a toujours un grand travail dans le soleil, qui est toujours dans son embouchure de canon, tournant à droite et à gauche.

« En revenant, nous passions à travers les petites boules, qui faisaient comme un petit nuage.

« Une fois rentrées à la maison, nous en vîmes encore de rouges, à neuf heures du soir... »

Mme H...

« Je fus au Champ pour dire le rosaire. En arrivant à la petite chapelle, il y avait beaucoup de monde pour regarder le soleil.

« Beaucoup disaient voir ; d'autres disaient qu'ils ne voyaient rien, mais ceux-ci ont vu un peu plus tard.

« Je commence le rosaire, sans regarder du côté du soleil. Les yeux tournés vers le Champ qui se trouve derrière la chapelle, je voyais l'herbe toute couverte de boules vertes, jaunes et bleues. J'en voyais tout autant que ceux qui regardaient du côté du soleil... »

Marie M.

Pendant que cette scène avait lieu au Champ dit de l'Apparition, un groupe d'autres personnes jouissait d'un pareil spectacle à plus d'un kilomètre de là, et un autre groupe voyait aussi du cimetière situé auprès de l'église.

Laissons la parole pour le premier groupe à la Supérieure des Religieuses de l'école, et pour le second à M. le curé-doyen de Tilly lui-même :

« Le 9 juillet, au soir, je suis allée avec nos pensionnaires sur la route de Bayeux.

« Pendant une demi-heure, j'ai vu des boules sortir de chaque côté du soleil, qui tournait avec une vitesse extraordinaire. Il y en avait de violettes, de roses, de vertes.

« Il en tombait jusque dans la haie qui borde la route : alors elles étaient beaucoup plus petites et d'un vert très clair. »

Sr St-P...

« Le mardi, 9 juillet 1901, vers 7 h. 1/2 du soir, je sortais de l'église, après ma visite au Saint-Sacrement. Je vis plusieurs groupes de personnes regardant dans l'espace, du côté du soleil, et je les entendais jeter des cris.

« Passant près du premier groupe, ils m'exprimèrent leur saisissement, à la vue de toutes les boules qui, sortant du soleil, sillonnaient l'espace.

« Je m'arrêtai un peu, et à peine eus-je regardé comme les autres, je vis moi-même toute une explosion de globes noirâtres, très opaques, parfaitement dessinés, des boules très nettes, d'un diamètre de 30 centimètres environ, lancées par le soleil à des hauteurs immenses.

« Je suivis des yeux quelques-unes de ces boules éparpillées dans l'air ; elles retombaient en faisant une courbe parfaite, et s'évanouissaient dans l'espace, et tout d'un coup.

« Le cri de la foule (des enfants surtout) avec leurs réflexions me firent voir que tous avaient vu la même explosion et de la même manière.

« Mais pendant que tous continuaient à jouir du spec-

tacle, qui, lui aussi, se continuait, je me retirai discrètement, pour n'avoir pas à répondre aux questions que l'on posait déjà en ces termes : « Tout cela nous annonce à coup sûr des malheurs, des fléaux... ? »

« Le soleil était étrange : il semblait un foyer vivant, se roulant à droite et à gauche, avec des lueurs indéfinissables.

« Je compare ce que j'ai vu à un mortier de feu d'artifices, d'où s'élancent une série formidable de globes, qui franchissent l'espace et retombent comme en cascade, avec cette différence que les boules ne subissaient aucune transformation dans leur trajet, et disparaissaient tout d'un coup sans explosion.

Abbé G...

Depuis lors, ces divers phénomènes ont continué à se produire, mais en diminuant d'intensité de jour en jour, et à intervalles plus ou moins éloignés.

Dans les derniers jours du mois de juillet, plusieurs personnes furent encore témoins, dans les mêmes lieux, de faits à peu près identiques.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *L'aéronaute Santos-Dumont et les talismans chrétiens.*

Toute la France s'est intéressée, et le monde entier, on peut le dire, aux expériences hardies de M. Santos-Dumont. Le vaillant aéronaute est sorti sans une égratignure de l'accident terrible où son ballon a succombé. Quelques instants après, montrant à ses amis une médaille, il leur disait : — Voilà ce qui m'a préservé.

C'était une médaille de saint Benoît que Mme la comtesse d'Eu, impératrice du Brésil (M. Santos-Dumont est Brésilien), avait bien voulu lui envoyer avec la lettre suivante :

7, boulevard de Boulogne, Boulogne-sur-Seine.

1er août 1901.

Ci-joint un médaillon de saint Benoît, protecteur des accidents. Acceptez-le et portez-le en breloque, dans votre porte-monnaie, ou dans votre portefeuille.

Je vous l'envoie en souvenir de votre bonne mère, priant Dieu qu'il vous protège, et qu'il vous fasse travailler pour la gloire de notre patrie.

Croyez à toute ma sympathie.

ISABELLE, comtesse d'Eu.

En exprimant si simplement sa foi, le jeune aéronaute ne montrait guère moins de courage qu'en naviguant à trois cents mètres de hauteur, de Saint-Cloud à la Tour Eiffel. Il y a même beaucoup de boulevardiers qui préféreraient monter le *Santos-Dumont*, fût-ce par un ciel agité. Cela n'empêcherait pas, d'ailleurs, ces sceptiques de porter la médaille, mais soigneusement dissimulée ; ou, à défaut de la médaille, une corne de corail, un clou de fer à cheval, un sou percé, un bout de corde de pendu.

Les médailles de saint Benoît vont bénéficier de cette anecdote ; je tiens d'un marchand du quartier Saint-Sulpice qu'on en a vendu des quantités depuis cinq jours.

C'est Mgr Gaume qui a renouvelé cette dévotion en France, et, s'appuyant sur quantité de faits, a montré que l'efficacité de la médaille de saint Benoît s'étendait à toutes sortes d'accidents. Jadis, elle passait pour préserver surtout des maléfices et des tentations du démon. Peut-être, d'ailleurs, la malice diabolique a-t-elle une part bien plus grande qu'on ne le croirait dans des accidents qui semblent tout simples. C'est pourquoi (les supposant animées du diable), les Athéniens avaient un tribunal pour les choses qui avaient causé des accidents : la pierre, par exemple, sur laquelle un citoyen avait trébuché et chû ; c'est pourquoi Moïse ordonnait de lapider le bœuf qui avait tué un homme, et l'Eglise excommuniait les insectes malfaisants : des charançons qui désolaient les vignobles de Saint-Julien, près Saint-Jean-de-Maurienne (1857), furent l'objet d'une longue et curieuse procédure publiée par M. Menabrea, dans un ouvrage sur les *Jugements rendus contre les animaux au moyen âge* (Chambéry, 1846). M. Berriat Saint-Prix a publié dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 1829, t. VIII, une liste chronologique des excommunications et arrêts prononcés contre divers animaux.

La médaille de saint Benoît commémore un des innombrables miracles de l'illustre fondateur du Mont-Cassin. Elu abbé du monastère de Vicovaro (*Varronis vicus*), entre Tivoli et Sublac, les moines relâchés de ce monastère ne purent supporter sa sévérité et résolurent de se débarrasser de lui par le poison. Le saint fit un signe de croix sur le verre empoisonné qui se brisa dans sa main. « Dieu vous pardonne ! mes frères, dit-il aux moines tremblants. Cherchez un autre abbé qui vous convienne mieux que moi. » Et il se retira dans sa solitude.

Les médailles de la Vierge ne sont certainement pas moins efficaces que celles de saint Benoît. Parmi les nombreux cas de préservation miraculeuse qu'on leur attribue, à peine est-il besoin de rappeler l'histoire de M. Henri Rochefort sauvé dans un duel par une médaille de la Vierge qu'une pieuse main de femme avait cousue dans ses vêtements et sur laquelle vint s'aplatir la balle.

Peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt la liste des saints auxquels s'adressait particulièrement la piété naïve et touchante de nos pères, selon les maux dont ils souffraient ou qu'ils redoutaient. Liste assurément fort incomplète ; nous ne donnons que les attributions qui nous reviennent en mémoire ; les lecteurs pourront la compléter selon leurs lumières.

Accidents (en général). — Saint Benoît.
Accusations fausses. — Saint Nicolas.
Affaires temporelles. — Saint Antoine de Padoue.
Aspic (morsure de l'). — Saint Jérémie.
Accouchement. — Sainte Marguerite; sainte Catherine de Suède; saint Pierre de Vérone.
Beau temps. — Saint Sérimes.
Bégaiement. — Saint Mommolin.
Bestiaux. — Saint Pharaïlde; sainte Néomoïse; saint Blaise; saint Blond; saint Evroult.
Beurre (pour la prompte confection et la conservation du). — Sainte Pharaïlde.
Boissons malsaines. — Saint Firmin.
Boiteux. — Saint Marcel; saint Léonard.
Bras (maux de). — Sainte Ermelinde.
Calomnie. — Saint Félix de Nole.
Cécité. — Saint Bernard; saint Maur; saint Géry; saint Dodon.
Chats (en faveur des). — Sainte Gertrude.
Chevaux. — Saint Eloi.
Condamnés à mort. — Saint Disme; saint Eutrope.
Contagieuses (maladies). — Sainte Julienne.
Coryza. — Saint Maur.
Danse de saint Guy. — Saint Guy.
Dents (maux de). — Sainte Apolline; saint Rigobert; saint Bond.
Disette. — Sainte Maure et sainte Brigitte.
Dyssenterie. — Sainte Lucie de Syracuse.
Ecrouelles. — Saint Louis, roi de France.
Enflure. — Saint Stanislas; sainte Wiwine.
Epilepsie. — Saint Jean-Baptiste; saint Pierre de Vérone; saint Loup; sainte Bibiane.
Epizootie. — Sainte Berlinde; saint Beuvron.
Envoûtements, maléfices. — Saint Benoît.
Erysipèle. — Saint Benoît (du Mont-Canin).
Fièvres. — Saint Dominique de Sora; sainte Gertrude; saint Vinebant; saint Udaud; sainte Pétronille; saint Abraham.
Flux de sang. — Sainte Lucie.
Foudre (Contre la). — Saint Amable; saint Amans de Rodez; sainte Barbe.
Frayeur. — Saint Mathurin.
Gencives (Maladies des). — Sainte Apolline.
Gorge (Maladies de). — Sainte Wivine.
Goutte. — Saint Maur; saint Marus; saint Gérard.
Gravelle. — Saint Benoît; saint Gérard; saint Burchard.
Grêle. — Saint Jean-Baptiste; saint Christophe; saint Amans.
Hémorrhagie. — Sainte Lucie.
Hernie. — Saint Conrad.
Hydropisie. — Saint Gilbert; saint Eutrope; saint Malo.
Incendie. — Saint Voué; saint Christophe; saint Nicolas.
Inflammations. — Saint Benoît.
Membres rompus. — Saint Gérard.
Mer (Périls de la). — Sainte Agnès.
Mortalité. — Sainte Maure; sainte Brigitte.
Orages. — Saint Théodore le conscrit.
Paralysie. — Saint Maur; saint Marus.
Peau (Maladies de la). — Saint Brandan.
Peste. — Saint Christophe; saint Roch; saint Firmin; sainte Wivine.
Pleurésie. — Sainte Wivine.
Poison. — Saint Benoît.
Possédés. — Saint Pierre de Vérone; saint Mathurin.
Prisonniers (pour les). — Saint Wulfran; saint Léonard.
Rage. — Saint Hubert; saint Marcoul; saint Quitère; saint Othon de Bamberg.
Rats (Contre les). — Saint Valentin; sainte Gertrude; le B. Martin Porrès.
Reptiles (Contre les). — Saint Dominique de Sora.
Rhumatismes. — Saint Caprais.
Serpents. — Saint Hilaire.
Spasmes. — Saint Jean-Baptiste.
Surdité. — Saint Séverin; saint Marcel; saint Anastase.
Teigne. — Saint Ganglin.
Tête (Maux de). — Sainte Pelade; sainte Bibiane.
Torture (Contre les souffrances de la). — Saint Disme.
Ventre (Maux de). — Saint Boud; saint Brice.
Voyage (Pour voyager heureusement). — Sainte Gertrude.

Evidemment, pourtant, mieux vaut encore demander à Dieu de supporter tous ces maux avec résignation et profit. GEORGE MALET

LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS
et le Merveilleux

Ce jeune Prince, d'esprit si net pourtant et d'action si prompte dans l'occasion (dans l'occasion périlleuse surtout), et d'autre part si parisiennement sceptique, était un mystique. On en avait la certitude rien qu'à rencontrer son regard bleu si clair qu'il en était insondable et qui semblait fixer un but lointain. Quel fut le rêve de ce visionnaire silencieux? Il était tout jeune encore lorsque, dans le salon d'une femme politique

bien connue, une cartomancienne amateur, mais curieuse par l'intuition singulière qu'elle avait, lui tira les cartes. Elle lui dit le mot des sorcières de Macbeth : « Tu seras Roi ».

Il fut un des visiteurs de Mlle Couëdon et de Mme de Thèbes. Que lui dirent-elles ? Je ne crois pas qu'il l'ait raconté même à ses plus intimes. Mais ce qu'elles dirent lui causait sans doute une certaine irritation, car il n'épargnait pas les brocards à ceux qui parlaient devant lui des voyantes et devineresses, et il n'aimait pas qu'on fît allusion à la première prédiction de la cartomancienne. Un jour qu'il entrait chez Durand, une jeune femme, à l'entresol, s'écria : « Vive le Roi Henri ! » — Allez la faire taire, dit à un de ses compagnons le prince soudainement irrité. Au fond, il croyait un peu à la cartomancie.

— C'est un Saturnien, il se dévorera lui-même, a dit de lui une des notabilités du monde oraculaire ;

Cela ne signifie pas grand'chose. Il n'en est pas moins vrai qu le Prince était certainement marqué des signes de Saturne, et prédestiné à une mort prématurée et tragique. Si Mme Fraya avait la photographie de sa main et qu'elle voulût parler, on serait surpris de voir combien elle était *écrite*, éloquente, et que de possibilités singulières y étaient marquées.

COUTENAC

LE

"Saint" de Marlhes

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de Jean-Marie Play, ce guérisseur étonnant, le « saint » de Marlhes, qui, depuis quelques semaines, *révolutionne* — c'est le mot — le département de la Loire et les départements environnants.

Nous voudrions aujourd'hui donner une relation détaillée de sa vie passée et des faits qui suscitent autour de lui, actuellement, un si vif mouvement de curiosité.

Nous n'aurions, pour documenter notre récit, qu'à puiser au hasard dans tous les journaux de la région. Mais nous ne voulons rien laisser au hasard. Et nous choisirons de préférence, pour les nombreuses citations que nous allons faire, des extraits de celle des feuilles locales qui, par ses tendances générales, est la plus éloignée de croire au Merveilleux et qui, en particulier, à l'égard du « saint » de Marlhes s'était, au début, montrée la plus goguenarde et la plus aggressive.

Cette feuille, c'est *la Loire Républicaine*.

Voici, par exemple, ce qu'elle disait dans son numéro du 28 juillet :

« La Renommée est capricieuse comme une jolie femme : elle ne va pas toujours au plus digne, et tel qui, par ses découvertes scientifiques, par ses travaux acharnés, marque une étape dans la vie du progrès, demeure obscur, tandis que d'autres, *dont le seul talent consiste en l'exploitation de la crédulité humaine*, sont les favoris du jour, honorés à l'égal des dieux antiques... Ce sont des forts *qui se servent des imbéciles comme d'un piédestal pour s'élever plus haut*... Jean-Marie Play, le « saint » de Marlhes, est de ceux-là... »

Elle était même si sûre, cette bonne *Loire Républicaine*, que Jean-Marie Play était un fumiste, un charlatan, un exploiteur de la crédulité humaine, qu'elle entreprit une enquête pour le démasquer.

Or, il arriva que cette enquête, au lieu de tourner à la confusion du « saint » de Marlhes, tourna à celle de la *Loire Républicaine*.

Parti sceptique et moqueur, le rédacteur du journal de Saint-Etienne revint non seulement ébranlé, mais convaincu. Il avait constaté des guérisons, des prodiges, lui-même dit : des *miracles*.

Il fut loyal. Il dit ce qu'il avait vu.

Et ce sont précisément les impressions de ce confrère sincère et qui est assez brave pour ne pas craindre le ridicule (une bravoure plus rare qu'on ne croit) que nous allons reproduire.

La ville du « Saint »

D'abord, comme on dit, notre confrère plante le décor :

Nous n'entreprendrons point de raconter par le menu notre voyage. Tous les Stéphanois sont allés au moins jusqu'à Planfoy, et ont entrevu la route délicieuse, mais diablement montueuse, qui mène à Saint-Genest-Malifaux et, de là, à Marlhes. La route est bordée des deux côtés de sapins majestueux, et c'est un charme infini que de pénétrer dans la forêt silencieuse, dont les feuillages touffus et énormes forment un écran que ne traverse pas le soleil. Sous cet ombrage règne une température plutôt fraîche, et, bien que, depuis le matin, un soleil implacable reste accroché au ciel immuablement bleu et clair, on grelotte sous les légers vêtements d'été. Mais voici Saint-Genest-Malifaux que nous traversons sans nous arrêter ; maintenant, les grands bois font des taches sombres dans le lointain, et nous nous trouvons en pleine campagne cultivée.

Les champs de pommes de terre, dont les fleurs bleues ressemblent de loin, sous les caresses du zéphyr, à une armée de papillons rangée en bataille, alternent avec les champs de seigle, à la teinte dorée, que protègent de la grêle d'immenses croix en bois,

quelques-unes en pierres, s'effritant déjà, et auxquelles, à l'époque des Rogations, furent suspendues des couronnes de feuillage, aujourd'hui fanées et jaunies. Mais, dans le ciel bleu, dans le profilement des champs verts, voici la croix blanche du clocher de Marlhes ; une demi-heure de trot, et nous entrons dans la cité sainte.

Marlhes, qui connut les joies de la tranquillité, dont les habitants coulèrent des jours paisibles, ne se reconnaît plus elle-même, depuis que Jean-Marie Play l'a choisie pour y exercer sa profession de guérisseur des âmes et des corps.

La cité a perdu le calme d'antan ; ses rues, jusque-là vides de bruit et de mouvement, sont maintenant encombrées de la foule des pèlerins qui accourent de tous côtés, les uns pour demander le soulagement de leurs maux, les autres par simple curiosité, pour voir le « saint », contempler ses traits, entendre tomber de sa bouche une bonne parole, ou un conseil, qui sera écouté et cru comme un évangile.

De Dunières, de Riotord, de Saint-Régis-du-Coin, de Firminy, du Chambon, de La Ricamarie, de Saint-Etienne, de la Talaudière, des communes les plus rapprochées comme des bourgades les plus éloignées, de dix, vingt lieues à la ronde, ils viennent, les rhumatisants, les boiteux, les infirmes, les invalides de toutes catégories, aux maladies multiples, atteints de tous les maux qui assaillent notre pauvre humanité souffrante.

Dès qu'on entre dans le bourg, on aperçoit un vaste alignement de voitures ; à tous les coins de rues, devant les hôtels et les auberges, sont remisés breaks, cabriolets, omnibus. Tous les genres de véhicules sont représentés et semblent s'être donné rendez-vous, depuis le coupé confortable jusqu'au « tape-cul » campagnard, sur lequel ou attrape le mal de mer.

Les hôtels, les auberges, les cafés, voire même les simples buvettes, sont pris d'assaut, et les débitants, débordés, ne savent plus où donner de la tête. Et voilà deux mois que cela dure, depuis que le « saint » s'est installé à Marlhes.

« Si ça continue, nous dit un autochtone, nous élèverons une statue en or à *saint Barkari*, et il ne l'aura pas volée, le bougre ! »

La vie de " saint Barkari"

Le décor planté, le reporter stephanois campe devant ses lecteurs le personnage principal :

Le « saint » de Marlhes naquit prosaïquement en 1876, et aucun phénomène ne se produisit alors qui pût faire croire que le bon dieu du vingtième siècle venait de voir le jour. Les parents eux-mêmes, de braves paysans habitant un hameau avoisinant Jonzieux, et connus dans le pays par le surnom de *Barkari*, les parents eux-mêmes, disons-nous, ne se doutèrent à aucun moment qu'ils avaient procréé un être extraordinaire. L'enfant était tout aussi détestable que ses congénères, ni plus propre, ni moins sale, et quand il fit ses premières dents, celui qui devait être *saint Barkari* cria comme un damné.

Un proverbe prétend que « qui n'a qu'un fils, n'a qu'une bête » ; Jean-Marie Play, qui n'est point bête, n'est pas davantage fils unique. Afin, sans doute, de ne point faire mentir le vieux dicton, il a un frère d'un an ou deux plus âgé que lui, et qui lui ressemble traits pour traits.

Mais l'enfance des deux bambins fut attristée par la mort de leurs parents, qui survint alors que Jean-Marie n'avait pas quatre ans.

Les deux orphelins furent recueillis à La Paulière par une tante, Mme Bruyère, qui se chargea de l'éducation et de l'instruction des deux gosses.

Oh ! on connaît l'instruction et l'éducation qu'on reçoit à la campagne ; l'étable passe avant la salle d'études. Jean-Marie, qui se faisait remarquer par un sérieux précoce, sur la figure duquel se reflétait une mélancolie indéfinissable, aurait aimé à apprendre à lire et à écrire, mais on ne lui demanda pas conseil et, à dix ans, il quittait la maison de la tante avec son frère, et tous les deux étaient placés comme bergers chez des fermiers voisins.

Dans les grands bois sombres, pendant que les vaches paisibles broutaient avec appétit l'herbe odorante des prairies, où les pensées sauvages formaient par endroits des taches violettes, Jean-Marie Play se laissait aller à sa mélancolie native et, en entendant la grande voix du vent, il s'imaginait parfois saisir le sens des paroles qui faisaient courber la tête des sapins, comme si elles avaient été prononcées par Dieu. Il fit part à ses petits compagnons, bergers comme lui, de ses entretiens divins et leur expliqua que plus tard une grande mission lui serait confiée.

La famille Play était, d'ailleurs, de celles que comble la faveur céleste. Une tante de Jean-Marie avait reçu le don de guérir les bêtes, et, plus tard, *Barkari* adolescent déclara avoir hérité de ce don. Des bêtes aux gens, la distance n'est pas si grande, et notre homme sut, au moment voulu, de berger passer médecin.

Mais en respirant l'âpre senteur des sapins, dans la campagne parfumée et saine, celui qui devait être le « saint » de Marlhes avait grandi, était devenu solide comme le granit des Cévennes. De berger il était devenu valet de ferme A cette époque, on le vit quelquefois à Marlhes, où il passa inaperçu. Il allait posément, un peu courbé, l'aiguillon sur l'épaule, suivi de deux vaches accouplées, qu'il venait faire ferrer chez le maréchal-ferrant du bourg.

A la loue de 1895, il s'engageait chez M. Brunon, fermier à la Combe, près de Planfoy.

Là, Jean-Marie Play s'occupa des travaux des champs, à la satisfaction entière de son patron. Il ne boudait point devant la besogne journalière : levé avec le soleil, il ne restait pas inactif, tantôt à l'étable pour traire les vaches, les panser, faire la litière, tantôt aux champs pour le labour, la fenaison, la moisson. C'était, en un mot, un excellent serviteur et comme on en rencontre encore dans nos vaillantes campagnes.

Mais vint le mois de novembre 1897 ; Jean-Marie Play avait atteint l'âge de la conscription, il avait tiré au sort et il reçut sa feuille de route.

Il se prépara à quitter la ferme, non sans regret, et au moment de la séparation il appela ses maîtres pour leur faire une confidence :

— Je pars, dit-il, et vous souhaite bonne santé à tous ; mais mes pauvres vaches, que vont-elles deve-

nir sans moi pour les soigner? Qui saura les panser comme moi, qui pourra prévenir les maladies ! Les autres n'ont pas reçu un don comme moi. Ah ! que de calamités seraient conjurées si je restais !

Et effectivement, après son départ, on nous affirme que les prévisions de Jean-Marie Play se réalisèrent, et tout n'alla pas comme sur des roulettes, nous dit d'un air entendu le paysan qui nous met au courant de ces faits.

Le 16 novembre 1897, Jean-Marie Play rejoignit le régiment où il était incorporé. C'était le 98e d'infanterie, alors détaché au camp de Sathonay.

Le paysan se plia bien vite aux exigences du nouveau métier qu'on lui imposait. Versé à la première compagnie, commandée par le capitaine Amatte, il fit ses classes comme ses camarades et ne fut ni plus ni moins puni que les autres. C'était, d'ailleurs, un rude gas, infatigable, dur comme du fer, ne paraissant nullement se ressentir des marches les plus longues, des étapes les plus dures. D'une taille moyenne — 1 m. 66 — trapu, il portait allègrement « Azor » sans fatigue comme sans ennui, et était cité comme un bon soldat, propre, discipliné.

En 1898, la première compagnie revint à Roanne et Jean-Marie Play fut désigné pour être employé au magasin de l'habillement. L'instruction rudimentaire qu'il avait reçue ne lui permettait pas, en effet, d aspirer au grade de caporal. Il savait déchiffrer à peu près les caractères d'imprimerie, lire un journal, mais il ne savait pas écrire, et un manuscrit lui apparaissait comme un amas d'hiéroglyphes indéchiffrables.

Nous avons pu causer avec quelques-uns des anciens camarades de Jean-Marie Play, désignés comme lui pour le même service ; tous nous ont dit que c'était un excellent garçon, se tenant à sa besogne, mais sachant, quand il le fallait payer un litre à la cantine.

— « Caporal, disait-il parfois à l'un d'eux, si j'allais faire remplir un bidon de vin ; j'ai encore quelques sous de mes étrennes (*sic*) et il fait soif. »

Et le bidon une fois rempli à la cantine, on trinquait à la classe.

Le café Brunon

Nous allons maintenant voir le « saint » opérer. Il s'est installé au café Brunon, chez son oncle.

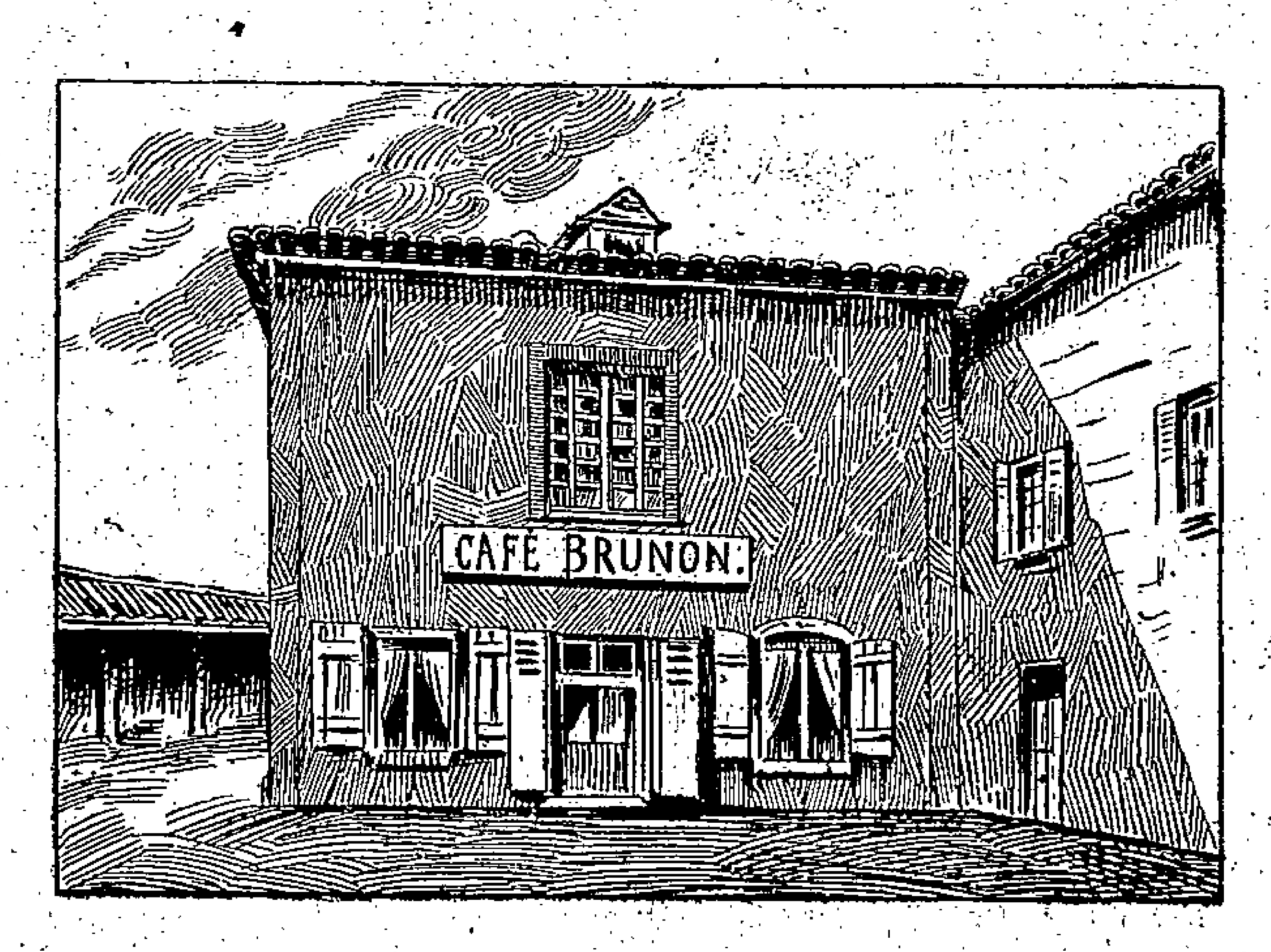
Brunon, qui passe pour riche dans le pays, ne paie pas de mine. Il est coiffé d'un immense chapeau de paille crasseux, immuablement fixé sur la tête ; un complet de velours qui a dû être marron complète son habillement.

Son établissement, situé sur la principale place de Marlhes, fait exactement face à la nouvelle et splendide église construite d'après les plans de M Lamaizière. Il y a loin de l'auberge Brunon au café « modern style ». La bâtisse date d'ailleurs de 1809. Le café Brunon, où une modeste chambre a été mise à la disposition de *saint Barkari*, se compose tout uniment d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Une salle au rez de-chaussée est réservée pour les consommateurs, dont le nombre s'accroît de jour en jour. En voici la description, lorsque nous y entrâmes, attirés par les mérites du faiseur de miracles : quatre murs blanchis à la chaux, et sur lesquels s'étalent quelques chromolithographies réclames, invitant les consommateurs à consommer le régal-quina, l'absinthe marque quelconque, le marc trois étoiles.

Le père Brunon, sa fille et une voisine servent sans empressement les clients.

Nous nous installons à une table, la seule libre pour l'instant. Nous nous asseyons sur les vieilles chaises en paille, qui craquent en recevant notre individu. Sur la table devant laquelle nous prenons place, s'étalent



Le café Brunon.

coquilles d'œufs, morceaux de fromage, boîtes à sardines vides et taches de vin.

La fille de la maison vient négligemment donner un coup de torchon, et — on n'y regarde pas de si près — écarte, en une longue traînée de jaunes d'œufs, de rigottes et de vin, les reliefs laissés par ceux qui nous ont précédé.

Le père Brunon, pendant qu'avec des grimaces nous absorbons son vin, nous examine d'un œil scrutateur. Et quand nous lui demandons si le « saint » est visible, il reste muet comme une pierre et continue à nous regarder d'un air soupçonneux.

— Nous tenons à le voir pourtant, votre phénomène, lui disons-nous, et il faut que nous le contemplions face à face.

— A votre tour, à votre tour, nous répond le fin matois ; vous n'aurez pas de tour de faveur, seriez-vous le juge d'instruction, nous déclare-t-il.

Mais malgré toutes ses précautions, toutes ses matoiseries, nous nous introduisons dans la place. *Saint Barkari* ne se démonte pas pour si peu.

— Il y a une demi-heure que je vous sentais venir, nous dit-il. Et sans trop de timidité, il se met à causer avec nous.

Le *saint* est vêtu d'un gilet à manches noir, d'un pantalon de velours noir ; les pieds sont nus ; mais contre la porte est rangée une paire de sabots en bois blanc, dont *Barkari* se chausse lorsqu'il est obligé de quitter sa chambre. Une chemise bleue, au col bas dépourvu de cravate, complète l'habillement.

Saint Barkari a une physionomie assez insigni-

fiante. La figure est ronde, imberbe, à peine une légère moustache blonde ombrage-t-elle la lèvre supérieure ; quelques poils follets se courent après, le long des joues rougeaudes et couvertes d'une légère couche de hâle. Les yeux sont d'un gris bleu ; et sur le front, trois rides profondes partant des tempes viennent se rejoindre sur les sourcils. Le nez est rond et toute la physionomie respire la timidité !

Un chapeau de feutre noir est placé à « la reculette » sur la tête, et laisse apercevoir une touffe de cheveux châtains, coupés ras.

La tête est enfoncée dans les épaules fort larges. Le *saint* est un homme bien râblé et solide, et nous comprenons en ce moment qu'au régiment il ait fait preuve d'une endurance à toute épreuve.

D'ailleurs son métier de « saint » demande une énergie peu commune et nous verrons plus tard que son nouveau métier n'est point une sinécure.

C'est par un escalier intérieur qu'on pénètre dans la chambre où *saint Barkari* reçoit la foule de pèlerins et rend ses oracles. Comme les marches, la rampe est en bois ; la chambre est simple comme l'âme des bonnes femmes, des braves gens qui viennent consulter le *saint*.

Dès l'entrée, on aperçoit le lit rangé contre le mur; une table en bois blanc, trois chaises, plutôt renfrognées et qui vous enlèvent la tentation de vous asseoir.

Sur la table, un verre d'eau rempli d'un liquide blanchâtre et un flacon jadis plein d'alcool de menthe et aujourd'hui contenant une composition inventée par *Saint Barkari*. Sur le même plan que verre et flacon, un *paroissien* à la couverture noire aux feuilles jaunies par le temps et le service ; aux murs blanchis à la chaux sont collées des chromolithographies : *Sainte Geneviève sauvant Paris d'Attila ; Saint Roch et son chien ; Saint Benoît Labre*, etc ; dans un coin un bénitier surmonté d'une branche de buis. A côté du lit, un placard où est rangée une vingtaine de bouquins, livres de prix pour la plupart, aux couvertures rouges et aux tranches dorées.

Une journée bien remplie

C'est dans ce cadre que se déroule la plus grande partie de la vie du « Saint ». Ses journées, comme on va le voir, sont bien remplies.

Barkari est debout dès l'aurore. Semaine et dimanche il va à la messe, mais communie le dimanche seulement. Les devoirs religieux accomplis, d'un pas tranquille, il regagne le café Brunon, mange en famille la soupe aux choux, et comme déjà la foule se presse devant la porte, il monte dans sa chambre et laisse à l'oncle Brunon le soin de faire passer les clients à leur tour. L'oncle Brunon, dit-on, s'acquitte plutôt brutalement de sa tâche.

Voici donc *saint Barkari* à l'ouvrage. Il y reste attelé de sept heures du matin à sept heures du soir, n'interrompant guère sa besogne qu'une heure à midi pour le repas.

Et depuis deux mois et plus qu'il est installé à Marlhes, *Barkari* a ainsi fourni, semaine et dimanche, ses onze heures de travail. Nous sommes loin des trois-huit !

Il est juste cependant d'ajouter que par instants le saint boude ; et dans ces moments, il se soucie fort peu de l'impatience de ceux qui, en bas, attendent.

Parfois *Barkari* se couche tout bonnement et laisse les pèlerins se morfondre ; l'oncle Brunon annonce alors à la foule que le saint est fatigué, et dans les rangs des pèlerins, qui n'abandonnent pas pour cela leur place, le silence se fait comme par enchantement. On comprend et on respecte le repos du saint.



Les malades attendant leur tour d'être reçus par le « Saint »

D'autres fois, au lieu de se coucher, *Barkari*, pris d'une lubie subite, laisse là clients et remèdes, quitte sa chambre et file dans la campagne voisine. A ces moments, les trois rides qui ravinent son front paraissent plus profondes ; son chapeau est enfoncé sur les yeux. Veut-on le questionner ? Il ne répond pas, et il va droit devant lui, comme s'il obéissait à une impérieuse volonté. . . . .

Mais, en temps ordinaire, quand tout va bien, que le saint est dans son aplomb, la besogne s'accomplit sans accroc et, à sept heures du soir, saint et pèlerins lèvent la séance. Ceux qui n'ont pu passer reviennent le lendemain au lever du jour prendre place devant la porte, tout heureux s'ils peuvent passer des premiers.

Ces soirs-là, où tout est calme, le saint va prendre l'air. Histoire de se détendre les nerfs et de se dégourdir les jambes, il monte vers la statue de la Vierge, située sur une hauteur, dominant Marlhes.

Sur le tertre de gazon, le saint s'agenouille, s'abîme en une méditation qui dure parfois une heure; puis il revient au logis, et après le souper s'endort du sommeil du juste.

La vie de *Barkari* est, comme on voit, des mieux remplies, toute faite de labeur, nécessitant une énorme dépense d'énergie.

Et au fait, le saint de Marlhes ne serait-il pas un martyr de la solidarité humaine, et, tout bien pesé, l'amour de son semblable ne serait-il pas plus fort chez lui que la passion du lucre ? Nous laissons aux psychologues le soin d'examiner son état d'âme.

Les guérisons

Vous avez vu comment, chemin faisant, le ton du récit de la *Loire Républicaine* s'est peu à peu modifié.

Elle se demande maintenant si cet homme qu'elle traitait d'exploiteur de la crédulité humaine n'est pas plutôt un martyr de la solidarité. Il y a bien un peu d'ironie dans la question. Tout de même la sympathie a fait place à l'hostilité.

Cette disposition d'esprit va aller en s'accentuant.

Nous n'avons jusqu'à présent parlé qu'incidemment des miracles de *saint Barkari*; dès aujourd'hui nous voulons entrer dans le détail de quelques-unes de ces cures merveilleuses.

Mais avant d'aborder les miracles sensationnels, racontons la guérison suivante dont a été l'objet un bambin de Saint-Genest-Malifaux ; nous ne donnerons pas le nom du petit miraculé, la famille nous ayant prié de le passer sous silence.

Or donc, à Saint-Genest-Malifaux, un jeune ménage avait un gosse âgé de 6 à 7 mois. L'enfant, qui jusqu'alors avait poussé comme un jeune chêne, s'arrêta tout d'un coup dans sa croissance; de gros et dodu qu'il était, il devint maigre, pâle et frêle, et bientôt sa tête se couvrit d'énormes croûtes, d'affreuses « rognes », comme disent les braves femmes.

Les parents essayèrent de tous les remèdes mais rien n'y fit, et chaque jour le pauvre petit dépérissait davantage ; la mère ne savait plus à quel saint se vouer, quand soudain elle pensa à *saint Barkari*. Lui seul devait posséder le secret de la guérison et c'est vers lui qu'il y a une quinzaine de jours, le père, la mère et l'enfant se transportèrent. Après une longue station devant la porte de l'auberge Brunon, la famille, pleine d'espérance, put franchir le seuil de la chambre du saint. La mère présenta le pauvre petit à *Barkari* et lui dit :

— Tenez, vous pouvez le guérir, guérissez-le.

— Oh ! oh ! fit *saint Barkari*, en plongeant ses yeux dans ceux du père et en le fixant attentivement, je vois ce que c'est. Le petit est la victime d'un vœu inaccompli. Votre grand père, dit-il au mari, avait promis, à la suite d'une faveur céleste, de se rendre en pèlerinage à La Louvesc. Il n'a point fait ce pèlerinage et aujourd'hui Dieu vous rappelle qu'il entend être obéi. Promettez à Dieu que vous ferez le voyage à La Louvesc, que vous tiendrez la promesse faite par votre grand-père, et votre enfant sera guéri.

Les parents promirent tout ce que le saint voulut. Celui-ci frictionna la tête du bambin avec le liquide de sa composition contenu dans le verre que nous avons décrit ; il murmura quelques paroles entre ses lèvres, et se contenta, après avoir mis dans un petit gobelet les quatre sous qu'on venait de lui donner, d'ajouter :

— Allez, faites ce que je vous ai dit et tout ira bien.

Et effectivement, deux jours après, les « rognes » avaient disparu et les parents s'empressaient de faire le pèlerinage de La Louvesc. La brave famille est radieuse, et il serait mal reçu celui qui, en sa présence, tiendrait des propos risqués sur *saint Barkari*.

C'est là un des miracles du saint ; mais il y en a d'autres de plus remarquables.

Celui-ci, par exemple :

Le jeudi, 25 juillet, fut un beau jour pour M. Jacquet, habitant au Chambon-Feugerolles, cité Claudinon.

M. Jacquet, il y a trois mois environ, était tombé d'une échelle et dans sa chûte s'était fracturé la jambe droite. Un médecin fut mandé pour soigner le blessé et remit à peu près le membre en place ; mais quand M. Jacquet put quitter le lit, il s'aperçut qu'il lui était impossible de faire un pas. Cette constatation n'alla pas sans lui causer un grand chagrin ; mais que pouvait-il faire mieux, sinon acheter des béquilles ? C'est ce qu'il fit, et voilà tantôt un mois et demi qu'il se servait de ces utiles mais encombrants auxiliaires. Il avait bien toujours au cœur l'espoir qu'un jour le membre fracturé se remettrait d'aplomb. Espérance chimérique, triste illusion ; il avait beau attendre, comme sœur Anne, il ne voyait pas venir la guérison. M. Jacquet, il n'y avait plus de doute à garder, était estropié pour le reste de ses jours.

Mais vint un moment où la rumeur publique apporta jusqu'à lui la renommée de *saint Barkari*. Il y avait, à Marlhes, disait-on, un jeune paysan qui faisait des cures merveilleuses. A sa voix, boiteux, paralytiques, rhumatisants, poitrinaires étaient guéris. Par la seule puissance de cet homme, la nature se trouvait vaincue. On citait des cas vraiment merveilleux, et à Fayolle, tout près de Firminy, Mme Berger, depuis de longues années couchée dans un lit de douleur par la paralysie, n'était-elle pas revenue ingambe de Marlhes, radicalement guérie par le saint ?

Malgré tout, M. Jacquet hésitait. Il ne croyait pas, déclarait-il, à toutes ces calembredaines, et son scepticisme avait de la peine à admettre les choses supranaturelles attribuées à *saint Barkari*.

— Bah ! disait-il, en riant, ce Jean-Marie Play est un roublard, et il a trouvé le moyen d'amener l'eau à son moulin. Les miracles, quelle bonne blague ! C'était bon d'y croire avant les découvertes de la science ; mais les savants expliquent tout maintenant par des causes naturelles.

Et M. Jacquet se tordait rien qu'à la pensée qu'au XXe siècle on pût croire ainsi aux prodiges.

Naturellement, il ne se gênait pas pour faire ses réflexions au café, et ses amis s'offraient comme lui une pinte de rire, en se gaussant de la crédulité des bonnes femmes.

Mais le temps allait toujours, M. Jacquet ne guérissait pas et le bruit des miracles de *saint Barkari* allait grandissant. On ne s'entretenait plus que de la prodigieuse activité du saint et on ne tarissait point sur les exploits qu'il accomplissait.

Le père Jacquet finit par se laisser tenter. Il alla à Marlhes et en revint guéri.

Il a raconté lui-même sa guérison :

« Je suis arrivé ce matin, nous dit-il, et, comme bien vous pensez, j'ai dû faire queue à la porte de *saint Barkari* avant que mon tour arrive. Enfin, après une heure d'attente, je peux passer. Je grimpe péniblement, avec l'aide de mes béquilles, l'escalier en bois qui donne accès dans la chambre du saint, et me voilà face à face avec lui.

« Le saint me regarde longuement, sourit et se contente de dire: « Asseyez vous, je vois ce que c'est, je « vais chercher quelqu'un. » Je fais comme il me dit; mais l'attente est longue. Il sera allé donner ses soins

à un malade dont le cas était plus urgent que le mien, pensai-je, et, sans impatience, j'attendais toujours.

« Au bout d'un quart d'heure, le saint revient accompagné d'un paysan. « Je suis allé le chercher pour « qu'il vous tienne, dit-il, car je vois bien qu'il y a « quelque chose dans votre jambe qui n'est pas à sa « place, et qu'il faut que j'arrange. »

« Il me fait étendre la jambe droite sur une chaise, relève mon pantalon, le paysan qu'il est allé chercher me tient par les épaules... Mais avant qu'il opère, je tiens à lui faire ma petite confession. « Il ne faut pas « qu'il y ait plus de tricherie de votre côté que du « mien, ajoutai-je, je vais donc vous faire ma déclara- « tion de principe. Je ne suis guère religieux, et par « conséquent, je ne fréquente guère les églises. Si « pour vous aider il faut réciter un *Pater* et un *Ave*, je « crois bien que je pourrai encore le faire ; mais si, « pour être guéri, il faut avoir la foi, franchement, je « ne crois pas l'avoir. Et puis, tenez, il faut que je « vous dise tout, le curé lui-même me taxe d'esprit « fort. »

« Le saint sourit et répondit : « Oh ! vous n'avez « point besoin de réciter de prières, mais enfin dites « toujours votre *Pater* et votre *Ave*, ça ne vous fera » pas de mal. »

« Ayant ainsi parlé, il se recueille un instant, défait vivement les bandelettes qui m'entourent la jambe, et tout en marmottant des mots que je ne comprends pas, il me malaxe le mollet, me tire sur les doigts de pied. Tout à coup, j'entends un petit craquement vers la cheville. Le saint se relève et me dit : « Vous « avez entendu ; l'os est en place maintenant, vous « êtes guéri, marchez ! »

« Marcher ! comme il y allait. Je voulais bien essayer, mais avec mes béquilles. « Non, dit le saint, « laissez vos béquilles et marchez ; l'homme qui est « là et qui vous a tenu vous soutiendra, si vous ne « pouvez aller tout seul. »

« Et *saint Barkari* m'enlève des mains les béquilles que j'avais rattrapées, il m'aide à me relever ; me voilà debout, et je marche. Je fais une fois, deux fois le tour de sa chambre, et le saint me regarde en souriant et me dit : « Vous voyez bien que vous êtes « guéri. Laissez vos béquilles ici, vous reviendrez les « chercher ; allez d'abord à l'église faire une prière et « remercier Dieu. »

« Des prières, mais j'en ferais tant que vous voudrez, j'en dirais cent, s'il le faut, pour que le bon Dieu vous conserve deux cents ans aux malheureux (*sic*).

« Franchement je ne savais comment remercier le saint ; je tire une pièce de dix sous et la mets dans son gobelet. Le saint me rend six sous ; et comme j'insiste pour lui faire accepter davantage : « Allez, conclut-il, faire votre prière » ; et comme je veux prendre mes béquilles, pour ne pas forcer mon pied que je crois encore malade, il m'oblige à descendre les escaliers sans leur aide. Je traverse ainsi la moitié de la place deMarlhes et, une fois dans l'église, vous pouvez croire que moi qui ne crois pas à grand'chose, j'ai fait une fervente prière pour que le saint soit conservé longtemps à l'humanité souffrante.

« Et vous voyez, ajoute radieusement M. Jacquet, je suis bien guéri cette fois. Hier, vous m'auriez mis cent sous sur cette table et vous m'auriez dit d'aller les chercher, j'en étais incapable, sans mes béquilles ; mais voyez aujourd hui. »

Et le père Jacquet s'en va, doucement, sans secousse, ayant soin de ne point s'appuyer trop fort sur la jambe guérie, vers la table qu'il nous a indiquée.

Autres cures

La Loire Républicaine cite un certain nombre d'autres cures :

Mais pourquoi nous arrêter, dit-elle, à ces maladies bénignes, que le saint se fait un jouet d'enfant de soulager ? Dès les premiers jours de son entrée en scène, peu après l'Ascension, ne voyait-on pas une paralytique, Mme Moulin, de Fayolle, depuis 17 ans infirme, retrouver l'usage de ses jambes, et porter en cabriolant sa paire de béquilles à l'église ? Nous ne reviendrons pas sur les détails de cette cure qui ne contribua pas peu à établir la réputation du saint. Mais depuis, des faits tout aussi mystérieux, des guérisons tout aussi incompréhensibles se sont produits.

Pour la journée de mardi 30 juillet dernier, nous avons quatre miracles à enregistrer, et non des moindres, comme on pourra en juger.

Nous ne voulons évidemment pas forcer la croyance de personne, laissant à chacun la liberté de croire et de ne pas croire. Mais pourquoi le cacher ? Notre scepticisme à nous-même s'ébranle un peu quand notre correspondant nous écrit, parlant des faits que nous allons raconter, qu'il en a été lui-même témoin et qu'un public de quatre à cinq cents personnes a pu de ses yeux voir ces prodiges. Magnétisme ou suggestion, disent les uns ; fumisterie, disent les autres ! Que ce soit ce que l'on voudra, quand on a vu la figure de crétin de *saint Barkari*, on s'étonne et on ne peut que penser que si fumisterie il y a, elle est organisée par d'autres que par lui. Ce paysan pas même dégrossi, qui peut à peine parler, sert, dit-il, d'intermédiaire aux puissances célestes. Nous laissons aux disciples du spiritisme le soin de nous dire ce qu'ils pensent de ce médium, et en attendant, voici, entouré de toutes les garanties d'authenticité possible, le récit des faits extraordinaires qui se déroulèrent le mardi, 30 juillet, dans la soirée :

Mlle Bonnefoy est grainetière place du Marché, à Firminy. Depuis sept mois elle était complètement impotente ; impossible à elle de mettre un pied devant l'autre sans le secours de ses béquilles. Comme tant d'autres, elle entendit parler de *saint Barkari* et résolut de le consulter.

Elle arrive le matin à Marlhes, attend toute la matinée devant la porte de l'auberge Brunon, et, à deux heures du soir, peut enfin cahin-caha gravir l'escalier qui conduit à la chambre du saint. Elle reste cinq minutes avec lui et bientôt elle redescend absolument guérie. Des voisins qui sont venus avec elle de Firminy ne peuvent en croire leurs yeux ; ils se demandent si c'est bien la paralytique qui, tout à l'heure, marchait, péniblement soutenue par ses béquilles, et qui, maintenant, va, vient, court, alerte et vive.

Notre correspondant ajoute : « Je l'ai vue aller seule à l'auberge, à l'église, et quand vint le moment

du retour, elle monta sans l'aide de personne dans la voiture qui devait l'emmener. »

Le second fait concerne encore un paralytique, le sieur PIERRE PERRET, domicilié à Aurec, canton de Saint-Didier-la-Séauve.

Peyret était malade depuis plus de 17 ans, il était complètement paralysé depuis 9 ans. Amené en voiture à Marlhes, il se fit porter à bras vers le *saint* qui en moins de 10 minutes en a fait un homme ingambe et parfaitement d'aplomb.

Peyret, aussitôt guéri, se rendit à l'église, puis on le vit revenir à l'auberge, au pas de course. Le miraculé était radieux : cent pèlerins au moins, qui avaient été témoins du fait, firent une ovation chaleureuses au saint.

Des cantiques furent entonnés où les voix chevrotantes des vieilles bigotes mettaient un charme indéfinissable.

Voici encore un cas très intéressant :

Il s'agit d'un jeune garçon répondant au nom de Jourjeon, ou encore au surnom de « Blanchard ». Jourjeon est né à Saint-Romain-les-Atheux, où son père exerce actuellement la profession de passementier ; mais il est domicilié chez son oncle, à Marlhes. Jourgeon depuis sept ans ne parlait plus, par suite d'une paralysie de la langue. Des sons inarticulés sortaient avec peine de sa gorge, et eût-il connu l'allemand, qu'il n'aurait pu le parler, bien que cette langue ait des intonations toutes gutturales.

Mardi soir, « Blanchard » fut présenté à *saint Barkari*. On ne nous dit pas si le « saint » lui posa sa « chique » sur la langue; mais ce qu'on put constater, c'est que le jeune homme sortit de la chambre du « saint » en chantant ses louanges, et « il parle aujourd'hui avec autant de facilité qu'un avocat », ajoute notre correspondant.

Il arriva ce qui devait arriver. Si Barbaki n'avait guéri personne, on l'eût laissé tranquille comme la multitude des sorciers de village qui se prétendent guérisseurs et ne guérissent jamais personne. Mais, comme il guérissait réellement, la justice s'émut...

(*A suivre.*)

L'ÉCRITURE DE GUILLAUME II

EMPEREUR D'ALLEMAGNE

J'ai sous les yeux quelques lignes autographes de l'Empereur d'Allemagne et je suis heureuse de les communiquer aux lecteurs de ce journal, espérant que ce document précieux et rare les intéressera.

Le souverain maître de l'Allemagne, qui, par l'originalité curieuse de son esprit et l'inattendu de ses actes, émotionne parfois l'Europe, apparaît tel qu'une énigme déroutante. — Son écriture devait être l'image de cette complexité d'âme et mon intuition graphologique ne m'avait pas trompée quant aux signes révélateurs que cette écriture devait réunir.

D'ailleurs, je vais tenter l'étude de ces signes avec une bonne foi absolue et en effaçant de mon esprit toute souvenance antérieure de la personnalité connue de Guillaume II.

J'ai parlé tout à l'heure de complexité : c'est, en effet, le terme qui résume le plus exactement l'ensemble de ces caractères un peu diffus et surtout de la signature enveloppée d'un paraphe inattendu par son étrangeté et comme à plaisir incohérent.

Les lettres, épaisses et pâteuses, témoignent

d'une matérialité intense, mais leur redressement énergique indique la lutte de la volonté contre les instincts. — Lutte dans laquelle triomphe de façon éclatante la maîtrise de soi, car les caractères inclinés (signe de sensibilité, par conséquent de faiblesse) sont rares, absents même, et les lettres à ouverture possible, les o, les a, sont fermées hermétiquement, enveloppées pour ainsi dire, dans une armure d'impénétrabilité.

Les courbes des lettres bouclées, par leur élévation et leur bizarrerie, offrent un aspect étrange. — Il semble que l'Empereur se fasse volontairement une apparence mystérieuse ou incompréhensible afin d'imposer mieux le respect et l'étonnement au monde entier. — Nous retrouvons, du reste, le signe de l'orgueil le plus intense dans les lettres majuscules très hautes.

Certes, malgré sa religiosité, plus traditionnelle, d'ailleurs, que vraiment mystique, le Kaiser a plus de confiance en lui-même, rameau sacré des Hohenzollern, qu'en Dieu son maître.

Et, si nous continuons l'examen des lettres élevées, nous découvrirons dans les jambages boueux, en même temps que l'admiration de soi dont je viens de parler, le désir ardent que cette admiration soit universellement partagée.

Ce despote doit souffrir de colères concentrées, mais terribles, si ses moindres actes ne sont pas approuvés avec enthousiasme, si ses ordres ne sont pas exécutés avec une aveugle soumission.

Si par hasard son entêtement dans une idée absolue trouble un peu la netteté de ses conceptions et l'amène à commettre une erreur ou une imprudence, son premier mouvement tente d'en rejeter la responsabilité sur autrui et, seule, la réflexion l'empêche d'entrer dans une rage folle.

Les points très accentués et très rapprochés des lettres sont la preuve de cet autoritarisme omnipotent.

L'intelligence de l'Empereur d'Allemagne est d'une extrême variété et offre, dans ses manifestations, les contradictions les plus déconcertantes.

Quoique dépourvu de véritable intuition (plus de lettres liées que de séparées), son esprit, très pénétrant, bouillonne d'idées, les saisit avec une rapidité fulgurante et sait tirer d'elles une utilité pratique. — Car la déductivité arrivée à ce degré puissant amène la réalisation intelligente des projets et par conséquent le positivisme.

Cependant la mobilité et la versatilité (lettres inégales et lignes onduleuses), donnent parfois aux idées de Guillaume l'apparence de la spontanéité impulsive et affaiblissent sa force logicienne. Dans ces cas, cette spontanéité paraît être, mais faussement, *le résultat d'une inspiration intuitive.*

L'absence de marges à gauche, les lettres, relativement peu élégantes, et le paraphe prétentieux que je faisais remarquer tout à l'heure, dénotent une absence presque entière de sens harmonique personnel. — Mais la critique éclate dans les traits nets, dans les finales brèves et massuées, et on peut en conclure que, si l'Empereur n'est pas un créateur d'art, il est infiniment sensible à la beauté, et qu'il ressent, dans le domaine de l'esthétique, des impressions justes et fortes.

FRAYA.

---

*L'abondance des matières nous oblige à ajourner l'article de notre collaborateur, Emile Mariotte, « **Les grands visionnaires** », le « **Glossaire de l'occultisme et de la magie** », et la suite de « **La vie d'une Possédée** ».*

La Voyante de la Place Saint-Georges

Depuis longtemps déjà, je voulais expérimenter, par moi-même, ce que prédisent et ce que disent les voyants et les voyantes. J'avais encore, malgré tout ce que j'en savais, certain doute, irraisonné ou non, sur leurs prédictions et sur leur lucidité.

Mon directeur et ami, Gaston Mery, me dit : — Allez donc voir Mme Lay-Fonvielle : elle vous racontera, sûrement, comme à tout le monde, des choses extraordinaires qui vous convaincront...

Et un de ces après-midi, je suis allé 30, place Saint-Georges.

Je ne rapporterai pas, par le détail, ce que m'a dit l'esprit de « Julia ».

On sait que « Julia » a prédit des choses étonnantes, et a même indiqué, un jour, entre autres choses de voyance merveilleuse, où était le corps du capitaine de France, qu'on a retrouvé précisément sur ses simples indications.

Je l'interrogeai d'abord sur la politique — puisqu'on a dit que Mme Lay-Fonvielle était une « voyante parlementaire », — sur les hommes actuellement au pouvoir, sur l'avenir de la France, etc., etc., mais elle n'a répondu que vaguement à mes questions, soit qu'elle ne voulût pas se compromettre, soit qu'elle ne voulût pas, ce jour-là, entrer dans des considérations générales de ce genre.

Mais quand je lui parlai de moi et des personnes

qui étaient mêlées à ma vie, elle me dit des choses qui m'ont positivement troublé par leur exactitude et par des détails d'une incroyable précision.

Je ne veux, — entre autres choses claires et probantes — rapporter qu'un fait d'une indéniable lucidité.

Mme Lay-Fonvielle a une grande statuette de Jeanne d'Arc appliquée à un mur de son salon. Je dis à « Julia » : — J'aime beaucoup Jeanne d'Arc. Pourrais-tu me dire quelque chose d'elle ? Je suis allé souvent aux environs de Domremy, son pays natal. Y es-tu, pour le moment, transportée par la pensée ?

— Oui, je vois un endroit charmant, dans un vallon où passe une rivière, et il y a un grand château audessus..

— Bien, c'est le château de Bourlémond, la superbe propriété du comte d'Alsace...

Je n'étais pas convaincu pourtant, car Mme Lay-Fonvielle pouvait parfaitement connaître la topographie de ces lieux ; mais Julia ajouta :

— Pourquoi ne te mets-tu pas sous la protection de Jeanne d'Arc ? Je sens que tu penses souvent à elle. Quand tu en as parlé tout à l'heure, j'ai vu comme un rayon qui passait sur ton front. Cependant tu n'as pas un sang complètement lorrain dans les veines. Tu as un sang mélangé (*sic*).

Et, en effet, mon père était champenois et ma mère est lorraine.

Je ne voulus pas en entendre davantage.

La consultation était finie.

Et je sortis, émerveillé.

EMILE MARIOTTE.

Une mystérieuse épidémie

On lit dans le *Stamboul* du 30 juillet :

Le Dr Dimopoulos, médecin à Kutahia, écrit au sujet de cette très curieuse épidémie :

« Cette maladie existe depuis trois ans et elle a débuté dans les circonstances suivantes :

« Une femme de vingt-cinq ans a été prise subitement d'un hoquet semblable au chant du coq. Peu après une autre femme a commencé à miauler, cinq ou six mois après une soixantaine de femmes ont été atteintes du mal.

« Celles-ci gloussaient et caquetaient comme des poules, celles-là glapissaient comme le renard. D'autres beugiaient, hurlaient, aboyaient, jacassaient, etc.

« La personne qui se serait trouvée au milieu d'une assemblée de ces femmes se serait crue dans une forêt peuplée de toutes les espèces d'animaux.

« Il est à remarquer que les hommes et les femmes âgés de plus de quarante-cinq ans n'étaient pas atteints de ce mal.

« Tout cela paraît incroyable, c'est pourtant exact. C'est la névrose, l'hystérie, comme on dit communément, sous la forme de hoquet hystérique épidémique. »

Un autre médecin de Smyrne écrit que le fait n'a en soi rien d'étonnant, vu que ce n'est pas la première fois que pareille chose se produit. L'histoire de la médecine a enregistré de nombreux cas semblables, surtout au moyen âge. Il est établi que le mal se propage par imitation. A Vienne, dans une école de filles, une élève a été prise d'un hoquet hystérique ; quelques jours après, toutes les élèves avaient ce même hoquet. Parfois l'hystérie aboutit au mutisme complet. Elle est, en ce cas, traitée par l'électricité, par la suggestion et par l'intimidation subite.

Selon toute probabilité la maladie de Kutahia provient de l'imitation. Une femme hystérique, prise d'un accès, a poussé un cri. Elle a été imitée par une seconde, une troisième et ainsi de suite. La maladie peut durer deux ou trois mois et atteindre toutes les femmes. Tout le beau sexe de Kutahia peut y passer. Le traitement principal consiste dans la suggestion et l'autosuggestion.

ÇA ET LA

Une cure de Mlle Virginie Louvet

Bezons-Bazoches, 4 août 1901.

Monsieur Gaston Mery,

Connaissant tout l'intérêt que vous portez aux cures obtenues par l'eau angélique de Mlle Virginie Louvet, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance le fait suivant :

Malade depuis l'âge de trois ans, et âgé aujourd'hui de vingt-quatre ans, j'étais atteint, entre autres choses, d'une déviation prononcée de l'épine dorsale. Autrement dit, j'étais très bossu.

J'ai fait la rencontre au mois d'octobre dernier de Mlle Louvet; elle m'a exposé le principe de son traitement, s'engageant à me faire grandir, et même, avec le temps, à faire disparaître complètement ma difformité. Séduit comme vous pouvez bien le penser, monsieur, par une si belle perspective, je me suis décidé à faire ce que m'ordonnait Mlle Louvet. Je suis resté pendant trois mois entre les mains de cette bonne demoiselle. Comptable dans une grosse maison de commerce de la rue de Turbigo, j'allais tous les soirs, 27, rue de Valois, où Mlle Louvet me faisait une bonne friction. Puis le dimanche je prenais un grand bain. Enfin, sur les instances de Mlle Louvet, je me suis décidé à venir continuer le traitement dans ma famille. J'ai ici tout ce qui manquait à Paris, le repos, une nourriture saine, et le grand air.

Au début du traitement, ma taille était de 1 m. 40, maintenant je mesure 1 m. 49. C'est-à-dire que Mlle Louvet m'a fait grandir de 9 centimètres. De plus, ma difformité a changé d'une façon très sensible. — Je suis très reconnaissant à Mlle Louvet de ce qu'elle a fait pour moi. Et pour lui prouver toute ma reconnaissance, je vous autorise bien volontiers, monsieur, à faire l'usage qu'il vous plaît de ma lettre.

En vous priant d'excuser, Monsieur, ma liberté, j'ai l'honneur de vous présenter mes très respectueuses salutations.

Gaston MÉCRÉANT.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10